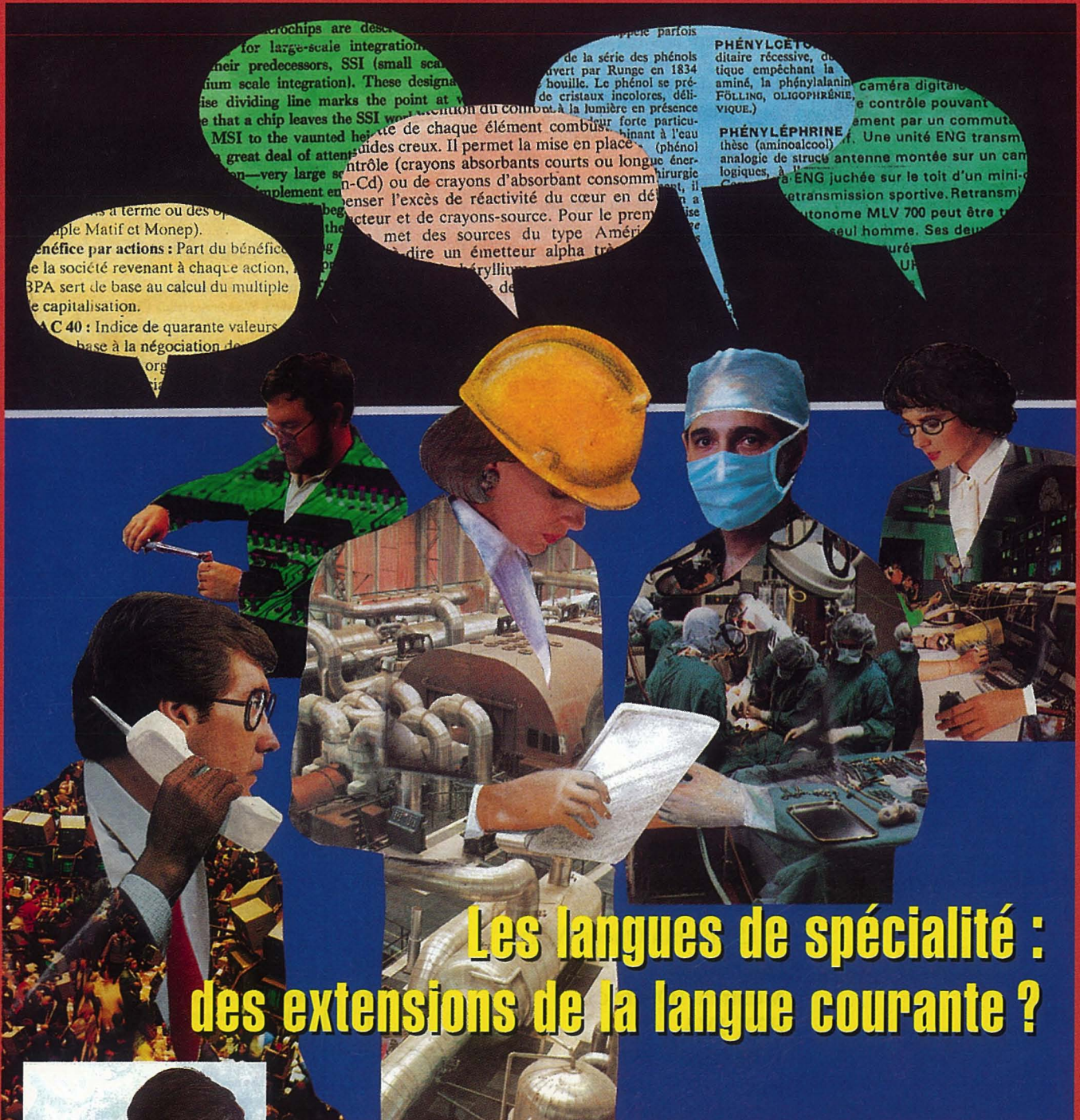


# Circuit

Magazine d'information sur la langue et la communication

Numéro 43, mars 1994



**Les langues de spécialité :  
des extensions de la langue courante ?**



Michèle Marineau

# In the September Issue

## English in Quebec

THE SEPTEMBER issue will look at English in Quebec. How distinct is Quebec English? Has the coexistence of French and English led to enrichment or corruption? What influence does Quebec's pluriethnic character have on the language? How is English faring in literature, drama and music in Quebec? What influence does Quebec's Civil Code have on legal English? Does Quebec have its own sports jargon? What is the unique challenge and special satisfaction of working into English as a translator, interpreter or terminologist in Quebec? These are some of the questions that will be discussed. Your contributions- in either language- are welcome and must be received by May 15, 1994.

## CANACOM Inc.

- *Traduction*
- *Adaptation*
- *Révision*
- *Éditique*

Transmission par modem et télécopieur

5515 chemin Queen Mary  
Bureau 101  
Montréal (Québec)  
H3X IV4  
Téléphone 482-8403  
Fax: 481-3343

# Circuit

Publié quatre fois l'an par la Corporation professionnelle des traducteurs et interprètes agréés du Québec



1140, boul. de Maisonneuve ouest  
Bureau 1060  
Montréal (Québec) H3A IM8  
Tél. : (514) 845-4411  
Télééc. : (514) 845-9903

Responsable du secteur **Communications**, CPTIAQ  
Michel Lemay

Direction  
Michel Buttiens

Rédactrice en chef  
Gloria Kearns

Rédaction  
Nylda Akrouf (*Des mots*), Michel Buttiens (*Silhouette*),  
Véronique Décarie, Bruce Knowlden (*Des revues*), Nada  
Kerpan (*Sur le vif*), Solange Lapierre (*Curiosités*), Diane  
Normand (*Des techniques*)

Dossier  
Nylda Aktouf et Bao Pham

Ont collaboré à ce numéro  
Elisabeth Blanchon, Nelida Chan, Pierre Cloutier, André  
Cyr, Paule Daveluy, Jacqueline Dionne, Suzanne Gauvin,  
Brian Harris, Amal Jammal, François Lancôt, Danielle  
Langelier, Pierre Lerar, Anne-Marie LofEler-Laurian,  
Christiane Maréchal, François Mouzard, Sylvia Pavel,  
Joëlle Piffault, Daniel Pourchot, Marie Proulx, Jean  
Quirion, Louis-Jean Rousseau, Solange Vové

Direction artistique  
Lise Gascon

Illustrations  
Lise Gascon

Photographies  
Astra, Bell Canada, Robert Lalibetté, Zodiac Audio Visuel

Éditique  
Mardigrate

Impression  
Litho Acme

Publicité  
Nathalie Poteet  
tél. : [514] 845-4411; téléc. : [514] 845-9903

Avis aux auteurs: Veuillez envoyer votre manuscrit accompagné d'une disquette en version DOS ou Macintosh, en indiquant le nom du fichier, le nom du logiciel, le nom du système et la capacité de la disquette.

Toute reproduction est interdite sans l'autorisation de l'éditeur et de l'auteur. La rédaction est responsable du choix des textes publiés, mais les opinions exprimées n'engagent que les auteurs. L'éditeur n'assume aucune responsabilité en ce qui concerne les annonces paraissant dans *Circuit*.

©CPTIAQ  
Dépôt légal- 2<sup>e</sup> trimestre 1994  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada  
ISSN 0821-1876

Tarif d'abonnement  
Membres de la CPTIAQ: abonnement gratuit  
Non-membres: 23,11\$ par année (30\$ à l'extérieur du Canada), TPS incluse. Chèque ou mandat-poste à l'ordre de «*Circuit* CPTIAQ» (voir adresse ci-dessus).

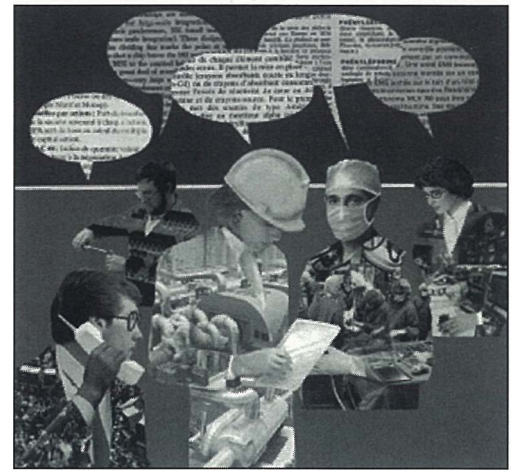
**P**OUR LE commun des mortels, une discussion passionnée entre mordus de l'informatique peut ressembler au dialogue d'un épisode de *Star Trek*, en pire. Et pour les gens qui ne mettent les pieds chez Jean Coutu qu'une fois toutes les douze lunes, une après-midi au club de l'âge d'or de leur paroisse - ou dans le vestiaire des clubs sportifs chinois, disent les mauvaises langues - pourrait leur révéler l'existence d'une mine de termes pharmaceutiques dont la fascination décroît avec l'usage.

Il existe des domaines dont certains d'entre nous ignorent tout et dont d'autres dissertent avec une facilité déconcertante. Il s'y développe des langues dites de spécialité de plus en plus autonomes. Sans avoir la prétention d'en faire le tour complet, Nylda Aktouf et Bao Pham nous convient à une visite guidée du concept de langues de spécialité et de certaines de ses manifestations.

Poursuivant notre étude des personnages qui ont marqué l'histoire de la traduction, une série coordonnée par Pierre Cloutier, nous vous présentons dans ce numéro un véritable monument le long de la route tracée par l'humanité au fil des siècles : Martin Luther, traducteur de la Bible et figure dominante des débuts de la littérature allemande.

Nos chroniqueurs et chroniqueuses habituels sont au rendez-vous: Nada Kerpan et Jean Quirion avec leurs actualités et leurs anecdotes, et Solange Vouvé avec ses comptes rendus de lectures. Dans *Des mots*, Véronique Décarie nous parle des raccourcis du vocabulaire et nous laisse entendre, à demi-mot, que la guerre aux acronymes n'est pas encore tout à fait perdue. En marge du dossier sur les langues de spécialités, *Des techniques* et *Curiosités* nous présentent deux histoires de cas, abordées selon des angles bien différents. Toujours orpheline, notre chronique *Des livres* paraît à nouveau en version abrégée, grâce aux bons soins de Danielle Langelier. Enfin, Paule Daveluy nous offre sa *Silhouette* d'une âme sœur rivale qui vient de vivre l'année la plus marquante de sa carrière, notre collègue Michèle Marineau. •

**Pour le Comité,  
Michel Buttiens**



## Dossier

2

Les langues de spécialité ont-elles une vie bien à elles ou sont-elles simplement des extensions de la langue de tous les jours? Des théoriciens et des praticiens nous offrent différentes perspectives.

## Sur le vif

19

Une tour de Babel... et de très jeunes interprètes. Un écho du *Dictionnaire canadien bilingue*. Des événements langagiers et des *Notes et contrenotes*.

## Des mots

22

Une langue de plus en plus populaire, celle des sigles et des acronymes.

## Pages d'histoire

24

Dans les années 1520, Martin Luther sentit l'importance de rendre les Saintes Écritures accessibles au peuple. Ainsi naquirent les principes modernes de la traduction.

## Des revues

26

La traduction peut être un acte criminel dans certains pays. La terminologie dans une société de traduction. Le sous-titrage au Québec.

## Silhouette

27

Révision, traduction, écriture: le parcours de Michèle Marineau est pavé de mots. Ses œuvres sont traduites en plusieurs langues mais, curieusement, pas en anglais.

## Curiosités

29

La découverte d'un univers et d'un langage qui nous sont peu familiers : une incursion dans le monde des communautés religieuses.

## Des techniques

30

Le processus d'informatisation de la terminologie dans un cabinet de traduction.

## Des livres

31

Recension des nouveautés dans le domaine langagier.





## Comprendre les langues de spécialité

LES LANGUES de spécialité (LS) véhiculent un savoir relevant d'un champ d'expérience spécifique. Ce sont des sous-ensembles de la langue générale, mais elles se constituent de plus en plus en langues autonome avec leur dynamisme, leur terminologie, leur phraséologie, leur syntaxe, leurs outils, leurs produits propres. Nos collaborateurs nous font partager leurs expériences, leurs réflexions, leurs connaissances en la matière. Sylvia Pavel trace les contours des L5 tandis que Nelida Chan démontre l'importance de la structure conceptuelle d'une langue pour le travail terminologique. Anne-Marie Loffler-Laurian nous entraîne sur les sentiers muséaux pour joliment illustrer l'influence des attitudes culturelles sur les divergences des discours scientifiques en anglais et en français. Les chemins auxquels nous convie Pierre Lerat ne sont pas ceux que fréquente habituellement Circuit, mais ils sauront attirer les langagiers curieux de connaître la structure profonde des LS. Elisabeth Blanchon, quant à elle, s'interroge sur les problèmes d'adéquation entre l'offre et la demande de logiciels spécialisés.

L'autoroute électronique est le symbole aujourd'hui de la convergence des techniques. François Lancôt analyse le défi que ce phénomène pose aux langagiers. Défi en core, mais cette fois éminemment technique, pour la traduction des logiciels. Marie Proulx nous décrit avec humour les affres de l'opération, mais aussi le plaisir de la collaboration avec le client. Client, maître mot qui doit guider le travail de rédaction d'ouvrages lexicographiques, nous dit François Mouzard. Les langues de spécialité sont aussi nombreuses qu'il y a de savoirs spécialisés. Il était impossible, bien sûr, de toutes les passer en revue. Nous avons demandé à Amal Jammal de nous faire partager ses préoccupations au sujet de la langue médicale. Suzanne Gauvin est allée sur le terrain même de la publicité pour voir si la langue du métier et les règles du bon parler font bon ménage. André Cyr nous explique comment la traduction d'ouvrages en gestion est plus un exercice encyclopédique qu'un exercice langagier. Et enfin, comment « vendre » la terminologie à ses consommateurs? Louis-Jean Rousseau nous propose une approche mercatique de l'implantation terminologique. Bonne lecture! •

Nylda Aktouf et Bao Pham

# Écrire dans un monde de plus en plus spécialisé

*Les langues de spécialité constituent un moyen de communication privilégié dans la société du savoir.*

par Sylvia Pavel

LES LANGUES de spécialité (L5) sont des sous-ensembles des langues naturelles constitués par ce que les membres des communautés professionnelles disent et écrivent, entendent et lisent pour échanger des informations relevant de leur champ d'expérience.

Alternativement appelées langages spécialisés, langues techniques ou technocetes, langues scientifiques ou spéciales, sous-langues, langues de groupes particuliers, langues professionnelles, fonctionnelles ou sectorielles (administration, économie, finances, droit, environnement, commerce, industrie, éducation, santé, etc.), les L5 font depuis de longues années l'objet de recherches qui en dégagent les particularités sémantiques, lexicales et syntaxiques, les variations historiques et géographiques, stylistiques ou de registre.

Chaque L5 exprime une pensée thématique façonnée par l'expérience accumulée dans un domaine. Sa spécificité conceptuelle est reliée étroitement au renouvellement du savoir spécialisé (découvertes, changement de paradigmes scientifiques, technologies nouvelles). Par conséquent, son vocabulaire peut évoluer très rapidement, mais il est constamment normalisé par les instances responsables de son aménagement. Pour employer efficacement une L5, il faut adopter les modes de raisonnement, les stratégies du discours, les conventions rhétoriques et les

préférences langagières propres aux locuteurs et aux situations de communication typiques des milieux concernés.

### Des professionnels du langage

Les trois branches de la linguistique appliquée, à savoir la terminologie, la didactique des langues et la traductologie, ont chacune leurs théoriciens et leurs praticiens L5.

Les terminologues analysent les textes spécialisés à la recherche d'informations définitoires sur les concepts à l'étude, de termes qui désignent ces concepts et des combinaisons phraséologiques qui reflètent les préférences de l'usage L5. Ces renseignements sont structurés dans des dictionnaires L5, des normes terminologiques ou des banques de données. Pour leur part, les pédagogues intéressés par la didactique des sciences et des technologies en exploitent les modèles de référence nécessaires à l'organisation et à l'acquisition des connaissances.

Les enseignants de langues et les agents de formation professionnelle s'inspirent des recherches L5 lors de la conception des cours pour actualiser le contenu de l'enseignement.

Les rédacteurs techniques (chercheurs, auteurs, journalistes et autres médiateurs) acquièrent une L5 pour créer et diffuser l'information

Terminologue au Secrétariat d'État du Canada depuis 1976, Sylvia Pavel dirige la Division Montréal-Québec de la Direction de la terminologie et des services linguistiques au Bureau de la traduction. Elle est aussi présidente du Comité consultatif canadien pour les normes de terminologie ISO/CEI en technologies de l'information. Et animatrice du Groupe de travail « Matériel et logiciel » du même organisme. Ses publications récentes concernent la phraséologie LS.



spécialisée dans une langue naturelle, à la fois source et cible. Pour leur part, les traducteurs maîtrisent des LS en plusieurs langues naturelles en vue de transférer sans distorsion le contenu des textes rédigés en langue source dans les structures équivalentes d'une langue cible.

### Des apports interdisciplinaires

L'interdépendance des recherches LS terminologiques, didactiques et traductionnelles ressort immanquablement lors de rencontres professionnelles tels le colloque Phraséologie et terminologie en traduction et en interprétation (Genève, 1991), le 6<sup>e</sup> symposium européen *Languages for Special Purposes* (Bergen, 1993), le Séminaire Rint sur la phraséologie (Hull, 1993) et le 3<sup>e</sup> congrès international *Terminology and Knowledge Engineering* (Cologne, 1993). Ainsi, l'analyse syntaxique et lexicale des LS est indispensable à leur apprentissage; l'analyse des systèmes conceptuels d'une LS permet d'en établir les terminologies utiles tant à l'enseignement LS qu'à la traduction spécialisée et à la rédaction technique.

### Une conjoncture favorable

L'apparition d'une «société du savoir» dans les pays industrialisés et la création du créneau «industries de la langue») dans les technologies de l'information ont déclenché une véritable explosion des recherches et des applications LS.

Les activités relatives au repérage, à l'acquisition, au traitement et à la transmission électronique de l'information emploient plus de la moitié de la main-d'œuvre qualifiée et le microordinateur connecté au téléphone et au récepteur de télévision devient le principal outil de production. Ces activités génèrent de nouveaux métiers (mécatronicien, optrogonicien, cogniticien, roboticien, domoticien, connecticien, didacticien, etc.), et transforment le profil des métiers existants. Elles exigent des connaissances spécialisées, des suivis et des recyclages périodiques, une formation continue, et elles sollicitent la créativité de chacun.

En tant que principal moyen de communication dans toutes ces activités, les LS évoluent, fusionnent et se multiplient au rythme des spécialités émergentes. Leurs vocabulaires s'enrichissent de terminologies nouvelles que le langage commun s'approprie graduellement. Les milieux professionnels s'ouvrent les uns aux autres en impliquant un nombre croissant d'interlocuteurs et

d'échanges inter-LS. Les besoins de communication augmentent proportionnellement.

Linguistes, terminologues, enseignants, traducteurs et rédacteurs ont fort à faire pour décrire, systématiser, aménager, normaliser, enseigner, traduire, reformuler et produire des discours LS. En fait, on ne parvient à tenir le pas qu'en se dotant d'outils de recherche linguistique informatisés qui permettent de fabriquer des produits langagiers capables de satisfaire ces besoins d'information et de communication LS.

### Les outils et produits LS

Les nouveaux outils sont des systèmes de traitement du langage naturel, des postes de travail multifonctionnels interconnectables sur réseaux quasi universels de type Internet, des logiciels pour le dépouillement automatique et l'édition électronique, des concordanciers, des lecteurs optiques et des analyseurs de textes spécialisés, des banques de données textuelles, terminologiques, linguistiques, etc. Déjà disponibles, ils seront de plus en plus performants.

Quant aux produits LS, ils sont désormais conçus par «l'ingénierie linguistique») qui regroupe des «travailleurs du langage») : linguistes-informaticiens, cogniticien concepteurs de bases de connaissances pour systèmes experts, terminoticiens élaborant des dictionnaires LS sur disquettes et disques optiques, créateurs de logiciels de traduction spécialisée, concepteurs de correcteurs orthographiques, grammaticaux et stylistiques, auteurs de didacticiels multimédias pour l'apprentissage LS, de vidéodisques et de ludiciels éducatifs.

Pour ce qui est du français, la diversité des recherches et des produits langagiers est telle que le Réseau international des observatoires francophones des industries de la langue (Riofil) a lancé un projet de *Répertoire francophone de la technologie linguistique* qui sera publié périodiquement à partir de l'automne 1995.

### En perspective

Au début des années 1990, on pouvait lire des prévisions socio-économiques annonçant que la plupart des produits qui seront courants en l'an 2000 n'avaient pas encore été inventés. Même si la proportion des produits langagiers parmi ces inventions restait la même qu'aujourd'hui, les perspectives d'emploi des professionnels LS à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle seraient des plus prometteuses. •

# Concept Systems in Terminology: A Way of Approaching Terminology Work

*Terms should not be studied in isolation. Terminologists must take into account the conceptualization system of the target language.*

by Nelida Chan

FROM the experience gained in teaching an introductory course in terminology over the past few years, I have come to the conclusion that it is fundamental to teach translation students how to analyze the concept represented by a term. Con-

structing concept systems for terminology work provides students with a means of clearly establishing correspondence between terms in different languages. Without the use of this framework for analysis, a student can be misled into proposing a terminological unit, which, although using words from the target language, is based on source language conceptualization. An example can best bring this point into clear focus.

Let us take the term "degree program" in the field of university education in Canada and assign to students the task of finding the



Nelida Chan teaches terminology at York University's Glendon College. She worked for ten years in the Terminology Directorate of the Department of the Secretary of State.



Nelida Chan

equivalent term in French. Research in the various Canadian university calendars allows students to determine that a "degree program" is an academic study program which, when completed successfully, entitles a student to receive a university degree. Research in French or bilingual university calendars fails to produce a French designation for this concept.

Faced with this lacuna, the student might be tempted to propose *programme de grade*. This can be argued as a plausible equivalent. The term *programme d'études* is the equivalent of "academic program" and its elliptical form *programme* is often used in university literature. Similarly the term *grade* is a recognized equivalent for "degree." Furthermore, the linguistic construction *programme de grade* is an acceptable one.

However, by analyzing the conceptual system for university academic programs in the two languages, students can be made to realize that "degree program," a conceptual unit in English, has no corresponding conceptual unit in French. The English linguistic community has organized its thoughts and knowledge based on

the type of recognition granted to the students upon completion: degree, certificate or diploma. The degree programs are in turn seen as undergraduate and graduate programs. Figure 1 illustrates the schematic arrangement of the concepts within the English system of conceptualization.

By comparing the concept system for university programs in French shown in Figure 2 with the English system shown in Figure 1, students can be taught that conceptualization in French is organized according to a different set of characteristics reflecting a different point of view. In French, attention is focused on the program level (*premier, deuxième ou troisième cycle*) rather than the type of diploma granted. Each *cycle* can include degree, certificate and diploma programs. In actual practice in Canada, certificate programs are generally concentrated at the undergraduate level and diploma programs tend to be associated with graduate studies.

The comparison illustrates that the French language has not created a conceptual unit and hence, not an equivalent term that corresponds to "degree program" in English. It may also be observed that the pair of terms "*programmes (d'études) de premier cycle - undergraduate (degree) program*," often considered equivalents, actually breaks down into different concepts in each language. Therefore, even though the proposal *programme de grade* may be acceptable from the point of view of its linguistic construction, conceptually it cannot be justified in French. The proposed term is merely a literal translation of an English term which has no basis in the conceptual reality of the French linguistic community. Since there is no term equivalent in French for "degree program," the best way of conveying its meaning is by a phrase such as *programme menant à un grade* or *programme qui conduit à l'obtention d'un grade*.

In conclusion, terms should not be studied in isolation and terminology students should be taught to respect the conceptual structure which a language uses to organize thought and knowledge. Concept systems are an important means of analyzing the conceptualization on which terminology is based and schematic diagrams of a concept system in each language add clarity to an analysis and visually reinforce any differences. •

Figure 1

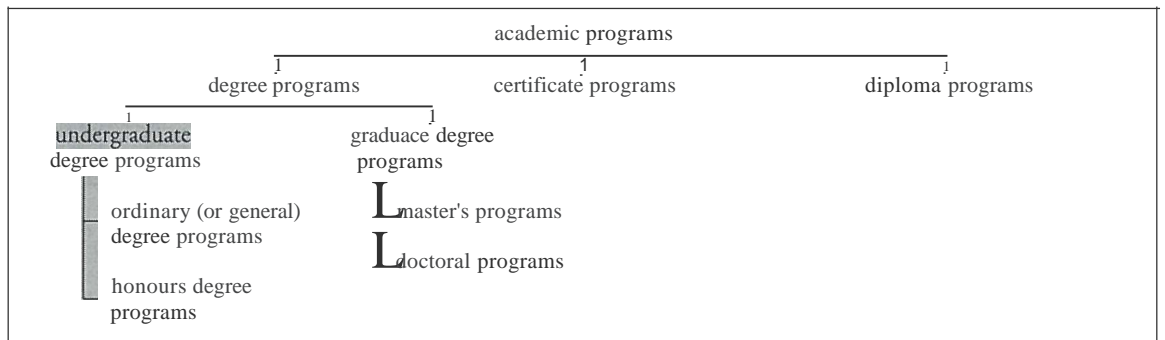
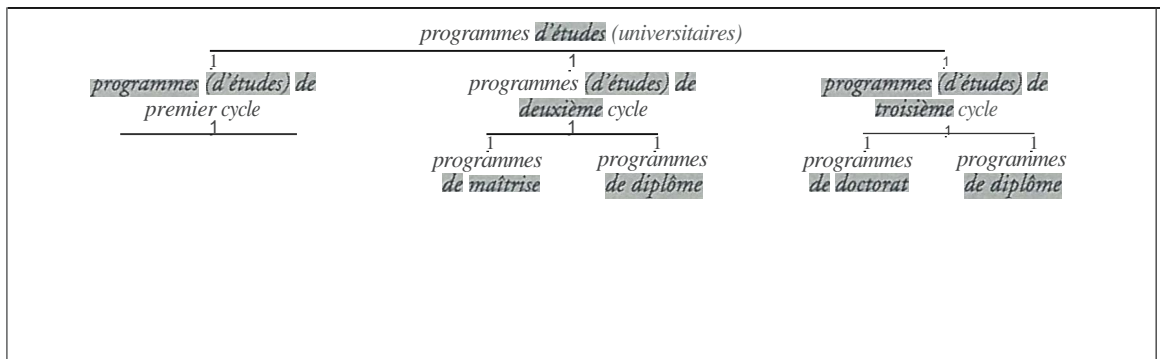


Figure 2



# Explications scientifiques bilingues : différences linguistiques ou culturelles?



*Le discours de vulgarisation scientifique est différent en anglais et en français. À preuve, ces observations glanées dans les musées scientifiques de l'Ontario.*

par Anne-Marie Loffler-Laurian

LORSQUE, se promenant à Toronto, on entre au Centre des sciences de l'Ontario/Ontario Science Centre, section de Chimie, on se trouve face à un panneau qui présente ces deux textes :

*How did the continents form?*

*What makes YOU see a mirage?*

*Why does the air ripple above the road?*

*Where do ~~thunderheads~~ form?*

*When do YOU know the soup is about to boil?*

**Comment** se forment les continents?

**Qu'est-ce** qui rend visible un mirage?

**Pourquoi** l'air ondule-t-il sur l'asphalte?

**D'où** viennent les cumulo-nimbus?

**Quand** la soupe va-t-elle bouillir?

En réalité, les deux séries de questions se font face sur un seul panneau, séparées par une série de dessins les illustrant une à une, et les éléments que nous reproduisons en gras apparaissent en rouge sur le panneau.

Immédiatement, la comparaison de l'anglais et du français frappe par deux caractères contradictoires: d'une part ces textes sont l'exact reflet l'un de l'autre (ou peut-être la traduction l'un de l'autre), d'autre part, ils diffèrent profondément. S'il semble y avoir une sorte de déclinaison homogène en anglais, en français, par contre, il n'y a que cacophonie. En effet, en anglais, on observe un parallélisme formel des questions (questions en WH- ou questions ouvertes) alors qu'en français, la morphologie des questions présente des divergences (on aperçoit QU- dans trois questions sur cinq, encore sont-elles de formes très différentes les unes des autres). De là à déduire que les questions scientifiques sont traitées de façon plus cohérente chez les anglophones et de façon plus aléatoire chez les francophones, il n'y a qu'un pas que nous ne franchirons... qu'avec précaution. La langue française est peut-être en cause et non le discours, le rédacteur n'avait peut-être pas le choix, et alors les divergences ne seraient pas significatives.

## Réalités distinctes

Si l'on examine de plus près ces énoncés, on s'aperçoit que l'anglais et le français n'interrogent pas très exactement le public sur la même chose, ni n'expriment très exactement les mêmes phénomènes. Les continents sont déjà formés en anglais (question au passé) alors qu'ils semblent être encore en formation en français (question au présent). On a une adresse directe au lecteur-visiteur anglophone au sujet des mirages, en face d'une formulation générale et impersonnelle en français. *The road* est-il exactement l'équivalent de «l'asphalte»? *Thunderheads* et «cumulo-nimbus» sont-ils équivalents? Est la soupe du lecteur qui va bouillir en anglais tandis qu'en français c'est une soupe quelconque et, de plus, en anglais il s'agit de la connaissance du phénomène (*do YOU know*) alors qu'en français il s'agit du phénomène lui-même, ce qui n'est pas la même perspective. Est-ce à dire qu'en français on a la pré-

Anne-Marie Loffler-Laurian est responsable d'équipe au service Muséologie et Diffusion publique des sciences du Centre national de la recherche scientifique (CNRS).

tention d'accéder aux phénomènes (scientifiques) mêmes, alors qu'en anglais on se limite à un savoir (empirique) pragmatique?

On a remarqué dans la dernière question de l'exemple précédent que l'anglais s'adresse directement au lecteur-visiteur alors que les énoncés français sont formulés sur un mode non personnalisé.

C'est là une tendance générale que nous avons pu observer dans les musées scientifiques de Londres et de Paris.

On la retrouve au Canada. En voici encore un exemple du Centre des sciences de l'Ontario/Ontario Science Centre de Toronto, à propos d'un effet optique:

*The trick is... don't look directly at the Lightstick.* «Il suffit de ne pas fixer la

baguette des yeux.»

Plus au nord, à Sudbury, Ontario, région où il existe une tradition française due à une forte population d'origine française, les panneaux du musée Science Nord/Science North sont aussi tous bilingues. Des feuillets disposés dans des classeurs doubles sont à la disposition des visiteurs. Voici une consigne à propos de la météorologie analysée sur ordinateur :

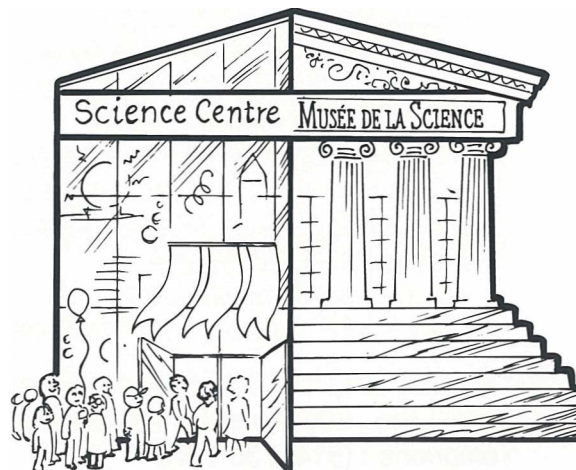
*Watch where lightning is striking!* «Où frappe la foudre?»

L'énoncé anglais s'adresse directement au lecteur et lui propose une observation, l'énoncé français pose une question générale. Notons cependant qu'en Ontario ce type de différence, bien qu'il existe, est moins répandu qu'en Europe, ceci vraisemblablement à cause de la proximité, donc de l'influence, de l'anglais sur le français.

Encore au musée Science Nord/Science North de Sudbury, à propos du mouvement, on a pu lire:

*Blow between the balloons!* «Soufflez doucement entre les ballons!»

Les francophones doivent être avertis de la manière de souffler, contrairement aux anglophones. Ceux-ci seraient-ils plus doux naturellement, ou plus avisés?



À propos de la croissance des arbres, dans ce même musée, on lit:

*These two White Spruce trees were planted at the same time on the same site. Count the fines (annual rings) on the cross sections of the stems and determine how old they are.* «Ces deux épinettes blanches ont été plantées au même endroit. Comptez les cercles de croissance et trouvez l'âge de ces arbres.»

On observe que les énoncés anglais sont plus précis que les énoncés français: ils donnent davantage d'informations tant sur le temps (premier paragraphe) que sur les cercles (*annual*) et leur emplacement (*on the cross sections of the stems*) dans le second paragraphe. Il semble que les rédacteurs estiment que les visiteurs anglophones recherchent davantage d'informations scientifiques, de connaissances pratiques, que les visiteurs francophones qui sont censés rechercher davantage de concepts abstraits. Dans le texte français, l'idée que l'âge peut être déterminé d'après les cercles de croissance semble être une acquisition de connaissance suffisante pour le visiteur francophone. Le texte anglais ajoute des informations sur le moment où les deux arbres ont été plantés (*at the same time*), la valeur des cercles (une année chacun) et leur localisation (*on the cross sections of the stems*) comme pour pouvoir permettre au visiteur d'effectuer le décompte lui-même.

### Deux visions de la science

L'approche linguistique et contrastive des discours scientifiques, en particulier ceux qui sont destinés à un très large public, permet de mettre en évidence des différences culturelles entre monde francophone et monde anglophone. Les «attitudes culturelles» face à la science divergent, les formulations en témoignent. Les discours muséaux véhiculent et propagent, comme d'ailleurs tous les textes

de vulgarisation diffusés par voie de presse, une certaine vision de la science qui n'est pas sans rapport avec l'environnement éducatif existant au sein de ces cultures.

Dans le monde «latin», la science est réputée d'un accès difficile, et la connaissance demande un effort, si ce n'est une discipline, une ascèse, une souffrance (voir le sens originel de «discipline»). C'est, selon la presse scientifique, une quête (quasi mystique) dont les éléments sont toujours un peu «révélés», donnés et transmis, par le savant (l'intercesseur). Dans le monde anglo-saxon (protestantisme aidant?), les sciences sont conçues comme une pluralité, et l'on s'efforce d'en donner une image simple, amusante, pratique. On conduit à des connaissances en prenant ancrage sur les observations propres à chaque individu. Ce qui expliquerait les adresses directes et les invitations à manipuler dans les *hands-on museums* nord-américains par opposition aux pancartes *ne pas toucher* dans les musées du monde latin.

Nous n'avons pu donner ici que quelques exemples. Nous invitons les lecteurs à parcourir eux-mêmes les expositions scientifiques qui seront sur leur chemin en s'interrogeant: m'invite-t-on à faire quelque chose moi-même? Me pose-t-on des questions? M'incite-t-on à poser des questions? Me donne-t-on directement des réponses? Quelles sortes de réponses? Et si vous avez la chance de pouvoir lire des panneaux présentés en plusieurs langues, comparez les textes! Des surprises vous attendent. Vous avez toutes les chances de passer rapidement de la comparaison des énonciations à la comparaison des contenus, et de là vous sauterez (*jump to conclusions!*) à la comparaison des cultures, des mentalités et des attitudes.

C'était bien votre objectif, n'est-ce pas? •



## Le système XLT®, c'est:

### Traduction à la carte

- Vitesse de traduction brute: 200 000 mots/heure et plus
- Traduction automatique, ou interactive depuis le traitement de texte
- Générateur de glossaires: 500 000 mots à l'heure et plus
- Dépouilleur de syntagmes (multifenêtres)
- Conjugueur
- Compte-mots ultra-rapide
- Banque de terminologie de plus de 60 000 termes
- Édition et validation des glossaires (multifenêtres)
- Tri et fusion de glossaires
- Optimisation des glossaires (résolution des ambiguïtés sémantiques)
- Bilan de traduction et comparateur de versions
- Compatibilité avec tous les traitements de texte
- Courrier électronique
- Interface avec Termium
- De 1 à 64 utilisateurs simultanément

**Pour de plus amples renseignements ou pour une démonstration sur vos propres textes:**

**SOCATRA Inc., 5500 Avenue Royalmount, bureau 320, Ville Mont-Royal, Québec H4P 1H7**  
**Téléphone: (514) 735-7079** **Télécopieur: (514) 735-9697**

# Une grammaire spécialisée?

*La structure profonde des langues de spécialité vue par un universitaire qui se consacre à ce domaine.*

par Pierre Lerat

LES LANGUES spécialisées ont fait l'objet de travaux variés depuis une quarantaine d'années, à la périphérie des sciences du langage - didactique des langues, statistique lexicale, analyse de discours, terminologie, représentation des connaissances - mais non en linguistique générale. D'où une méconnaissance relative.

L'approche proposée, celle des langues spécialisées, part de l'idée qu'il n'y a pas de langues de spécialité, mais des usages techniques des langues naturelles. Cette idée trouve un fondement empirique dans l'observation du français juridique; de même, l'espagnol médical est de l'espagnol à part entière; l'allemand de la chimie, la langue allemande au service de la chimie.

## La morphologie

La morphologie est «l'étude de la structure des mots, de leurs alternances éventuelles et des classes entre lesquelles ils se répartissent selon les langues» (Hagège), et son unité de base, le mot, peut être considérée, selon Martinet, comme «l'ensemble formé par un radical et toutes les spécifications grammaticales qui se rattachent directement à lui». Dans les langues spécialisées, c'est le mot écrit qui importe avant tout, quel que soit le support textuel. Si l'on entend par radical un signe linguistique simple comme ceux des exemples de Saussure («<bœuf>», «<sœur>», «<arbre>»), morphologiquement, dans «rouler à l'EURO 98» il n'y a pas que des mots, alors que syntaxiquement EURO est précédé d'un article et suivi d'une détermination. Si EURO 98 peut être assimilé à un nom composé, c'est à un prix théorique élevé : une indistinction entre formants endogènes et exogènes. Où arrêter l'inventaire? Une «facture pro forma» est une facture, une «clause de *hardship*» est une clause, la «radioactivité a» est une radioactivité. Le critère du radical historique est donc une bonne précaution. A ce compte, toutefois, il faut bien voir qu'on ne peut pas dire, comme Martinet, que «04 est une autre façon de dire avril» : c'est une notation graphique relevant d'un code non linguistique, au même titre que H<sub>2</sub>O et E = MC<sup>2</sup>.

La flexion des dénominations de notions spécialisées pose peu ou pas de problèmes spécifiques en ce qui concerne la conjugaison : le verbe «bouillir» n'est ni plus ni moins redoutable dans les laboratoires que dans les cuisines! En revanche, les expressions nominales et adjectivales méritent une attention particulière, au titre de l'expression du gendre et du nombre.

## La syntaxe

La syntaxe des langues spécialisées est surtout concernée par les questions, cruciales pour la traduction et pour la rédaction, de

Pierre Lerat est professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris-Nord. Son livre *Les langues spécialisées* paraîtra au printemps aux Presses universitaires de France.



structuration au niveau du syntagme. Pour cette raison, on s'y accommode très bien d'une définition de la syntaxe telle que: «examen des relations entre mots et groupes de mots, et des marques de ces relations» (Hagège).

Parce que les problèmes sont de plusieurs ordres qui ne se recoupent pas, ou pas entièrement, les langues spécialisées ont besoin d'une syntaxe qui ne soit pas unidimensionnelle, mais qui prenne en compte à la fois les enchaînements linéaires, les dépendances et l'appareil formel de l'énonciation. Dans l'état actuel des théories linguistiques opératoires, il faut faire appel à plusieurs syntaxes, et non pas à des compromis ou des rejets du travail théorique comme en a acceptés la linguistique appliquée depuis quarante ans.

En matière d'enchaînement, la notion essentielle est celle de distribution. Plutôt que d'en atténuer la rigueur sous couvert de collocations, c'est-à-dire de relation de mot plein à mot plein, il faut au contraire prendre en compte les mots grammaticaux qui empêchent la confusion entre «par nature» et «en nature», par exemple, et qui ne sont pas prédictibles pour une langue donnée, à plus forte raison d'une langue à l'autre.

C'est au contraire le figement syntaxique qui caractérise l'arbitraire institué de couples comme «par nature/par destination» et «en nature/en espèces». La propension de ces expressions à accompagner normalement des mots

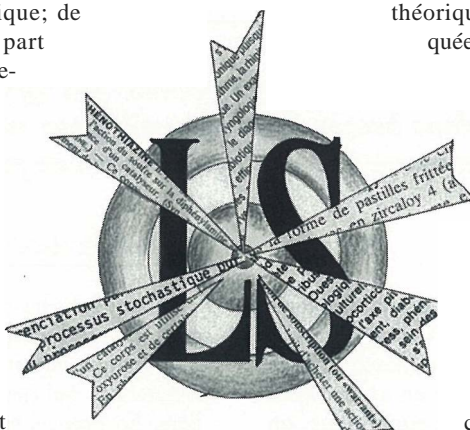
comme, respectivement, «immeuble» et «payer» est affaire de conceptualisation, et mérite d'être traitée comme le complément par rapport au mot régi, c'est-à-dire du point de vue, complémentaire mais distinct, des fonctions syntaxiques.

Depuis toujours, la grammaire s'intéresse aux dépendances syntaxiques, au sens où «x gouverne y» et «y dépend de x» (Mel'cuk). L'une des caractéristiques les plus remarquables des langues spécialisées est probablement l'importance qu'y ont des dépendances appropriées. Il ne s'agit pas ici de la phraséologie en tant que séquence figée, qui relève de la distribution, mais de la prévisibilité d'une classe de cooccurrents conceptuellement apparentés (le test étant l'hyponymie). Par exemple, en droit, «aliénable» peut dépendre de tout nom de bien mais exclusivement, ou encore, «dénoncer» ne peut régir que des humains au sens judiciaire et, au sens du droit civil, qu'une classe bien différente et beaucoup plus étroite, celle des accords de volontés.

## L'énonciation

La grammaire des langues spécialisées a beaucoup à trouver dans les limites de ce que Benveniste appelle «l'appareil formel de l'énonciation».

Un premier point de vue sur le «je-ici-maintenant» consiste à prendre en compte l'expression de la personne et de l'impersonnel, qui n'est pas seulement affaire de voix active, passive et pronominal, mais aussi de modes (comme le «soit» du mathéma-



ticien, le «vu» et le «considérant» du juge, le «veuillez» de la correspondance, trop couramment considérés comme des dérivés impropres ou des éléments de locutions).

La deixis au sens large est essentielle au commentaire, à la présentation, au style didactique, mais elle prend aussi des formes morphologiquement variées si l'on essaie de comprendre les usages spécialisés comme des fonctionnalités et non pas comme des bizarreries. Le droit est peut-être privilégié à cet égard, avec ses «soussigné» et «pardevant», mais aussi des verbes comme «émarger» ou «endosser» et leurs familles; une pratique spécialisée banale, la correspondance, est elle aussi balisée de déictiques.

La temporalité, y compris l'aspect au sens étroit et au sens large («Aktionsart»), est à observer en particulier dans le vocabulaire de

soutien des dénominations techniques, qui est bien moins vide qu'on ne le dit souvent. Une approche de type lexical, comme on en a connu beaucoup à l'époque du structuralisme, ne verrait qu'une phraséologie héritée dans l'usage, avant «acquéreur», de «se porter» ou de «trouver». Il y a bien phraséologie en ce sens que toute réversibilité est exclue, d'un point de vue transformationnel, mais du point de vue de l'énonciation, ce sont des façons de désigner un début de processus et un résultat, c'est-à-dire quelque chose d'aspectuel.

L'intérêt de la grammaire des langues spécialisées est double: d'une part, dégager un tronc commun de connaissances linguistiques opératoires; d'autre part, mettre celles-ci au service de la rédaction et de la traduction techniques. •



## Les logiciels spécialisés au service des langues de spécialité

*En France, la profession de terminologue n'est pas officiellement reconnue. Les traducteurs ont donc besoin de bons outils pour répondre à leurs besoins terminologiques. Heureusement, les logiciels sont de plus en plus conviviaux.*

par Elisabeth Blanchon

ON L'A DIT, et répété, le marché des logiciels de terminologie évolue. On a même parfois l'impression qu'il explose tant le nombre de produits nouveaux, mis sur le marché ou en cours de développement, est impressionnant: on en a dénombré une bonne cinquantaine. Mais malgré cette offre euphorique, on constate deux «petits» problèmes, vraisemblablement liés: d'une part, la plupart des utilisateurs semblent bouder les logiciels spécifiquement terminologiques; d'autre part, les logiciels commercialement nouveaux reposent, en général, sur une conception qui, si elle a fait ses preuves, demeure assez ancienne. C'est surtout le premier point qui nous intéresse ici. Pourquoi ce refus d'utiliser des produits qui sont censés faciliter la vie?

Face à un marché en pleine mutation apparente, la clientèle semble réticente. Pour stocker leur terminologie, les utilisateurs se partagent entre le bon vieux traitement de texte, qui fait des miracles quand on le connaît bien, le système de gestion de bases de données classique, le logiciel documentaire (notamment au Québec), et enfin, bons derniers, les logiciels spécialisés. N'oublions pas non plus ceux qui n'utilisent rien du tout, et qui sont peut-être beaucoup plus nombreux qu'on ne le pense. Ces fameux logiciels dits terminologiques n'en font-ils pas plus que les autres? Ne sont-ils pas plus adaptés au travail terminologique? On peut légitimement se demander s'il y a réelle adéquation entre l'offre et la demande. Et l'on peut dès lors se poser une question à deux volets: Quelle est la clientèle visée par ces produits? Quel type de produit est attendu par le public qui dédaigne les produits actuels?

Elisabeth Blanchon est terminologue au Centre de terminologie et de néologie du CNRS, à l'université de Paris-Nord Villeneuve. Après des études de lettres classiques, d'anglais et de linguistique, elle s'intéresse plus particulièrement aux logiciels de terminologie, dont l'étude est l'objet essentiel de son travail au CTN comme de sa participation à différents groupes de recherche internationaux. Elle enseigne également la terminologie dans plusieurs formations universitaires.

### La clientèle visée?

Avant tout les traducteurs. Les logiciels s'appellent logiciels de gestion terminologique, et ils sont bel et bien développés selon une logique terminologique. Or, la relation entre terminologie et traduction, qui devrait être évidente et naturelle, est assez particulière. En France, la profession de terminologue n'est pas officiellement reconnue, et la terminologie n'est enseignée, quand elle l'est, que sous la forme d'un module, d'une unité de valeur, au sein d'un enseignement de traduction ou de langues étrangères appliquées. Il n'existe pas de licence ou de maîtrise de terminologie. En outre, faute de temps, les outils logiciels sont bien négligés dans ces enseignements. Résumons: il n'existe pas de terminologie à part entière en France, sauf des cas d'espèce. Les traducteurs ont des notions de terminologie, mais très peu ont des notions concernant les outils dont ils peuvent disposer, ce qui les laisse très démunis quand il s'agit de choisir un logiciel spécifique, situation qui, bien évidemment, ne favorise pas la diffusion de ces logiciels.

De plus, on l'a dit, ces logiciels sont conçus dans une perspective terminologique. Or, quel est le traducteur qui, malgré un légitime souci terminologique, a le temps d'alimenter une base de données terminologiques, aussi bien conçue soit-elle et aussi simplifiée soit-elle? Qui peut prendre le temps de saisir un contexte ou même de le couper-coller? Et même, vu les délais dont disposent les traducteurs pour rendre une traduction, qui peut prendre le temps de noter systématiquement ne serait-ce que le terme et son équivalent au lieu de rapidement le commettre à sa mémoire? Et n'oublions pas, en amont, le temps nécessaire au choix du logiciel et à son apprentissage.

Quant au public des terminologues, aussi restreint qu'il soit, il reste frustré devant les possibilités trop limitées des produits qu'on lui propose et qui sont généralement à mi-chemin du traitement de texte et du logiciel de gestion de base de données. Il veut pouvoir accéder aux données de toutes les manières possibles et imagi-

nables, avec toutes les combinaisons de critères nécessaires pour la bonne gestion d'une base de terminologie et son contrôle. Il a aussi besoin de facilités de mise en forme pour l'impression de glossaires, lexiques ou toutes sortes de produits différents. Or, les logiciels actuels sont indéniablement insuffisants en matière de tri comme d'impression. Le terminologue peut aussi souhaiter que son logiciel organise les données selon une structure notionnelle et lui permette de visualiser l'arbre du domaine correspondant. Cela n'est pas non plus possible avec les logiciels courants offerts sur le marché, en dépit de certaines publicités.

Certes, l'horizon de l'an 2000 semble autoriser de nouveaux espoirs en ce qui concerne les logiciels, mais il reste encore bien du chemin à parcourir avant que le commun des traducteurs et le commun des terminologues ne disposent de ces produits à leurs postes de travail.

### La solution?

Pour le traducteur, toujours aux prises avec le facteur temps, la solution privilégiée actuellement est l'utilisation systématique de mémoires de traductions. Mais la limite reste celle de la mémoire des machines. On ne peut pas tout stocker et tout réutiliser efficacement. Il faudrait donc une mémoire de traduction intelligente qui ne stocke que la terminologie, ce qui sous-entend un module de repérage des termes digne de ce nom, bilingue, et bien sûr transparent pour l'utilisateur. Ce module assurerait automatiquement le remplissage de la fiche terminotique au moyen des informations immédiatement disponibles : au minimum le terme et son équivalent, les contextes correspondants, les sources, et peut-être un numéro de notion. Le problème est celui de la mise en relation des éléments. Or, il semble qu'il soit résolu et que certains

produits permettent cette opération. Reste à vérifier leur fiabilité. Mais ils ne l'assurent actuellement qu'a posteriori, à partir des deux textes, source et cible, préexistants. Il serait souhaitable qu'ils puissent le faire au fur et à mesure du travail du traducteur, afin que toute nouvelle information soit immédiatement réexploitable et qu'il ne soit pas nécessaire d'attendre la pause déjeuner ou la nuit pour intégrer les ajouts.

L'intérêt se renouvelle pour ce genre de produit, et l'année 1993 a vu la naissance de deux structures dédiées à l'étude des différents outils de terminologie assistée par ordinateur. L'Association pour la terminologie et le transfert des connaissances s'est dotée d'un groupe de travail qui a déjà élaboré une bibliographie sur ce sujet. Ce groupe compte parmi ses tâches la mise en évidence des différences entre les produits pour traducteurs et les produits pour terminologues et entre les attentes de ces différents publics. Il doit également mettre au point une méthode d'évaluation de ces différents logiciels. De son côté, le Réseau international de néologie et de terminologie a mis sur pied un projet terminotique, qui relève du même esprit, et examine également d'autres outils: dépouilleurs, concordanciers, correcteurs, etc. On peut espérer que les travaux de ces groupes ne resteront pas lettre morte et ne seront pas sans influencer les concepteurs de logiciels, pour qu'enfin logiciels et utilisateurs se rencontrent vraiment.

La terminologie est considérée comme un luxe, luxe coûteux, surtout dans l'approche traditionnelle, mais luxe éminemment rentable, car garant de qualité. Il est temps que ce luxe devienne abordable pour tous, et c'est ce que pourrait permettre un logiciel bien conçu, c'est-à-dire conçu dans le respect de l'idéal terminologique mais aussi de la dure réalité quotidienne du traducteur. •

## Le «NET plus ultra»

### Les difficultés d'uniformisation de la terminologie dans les domaines de pointe.

par François **Lancôt**

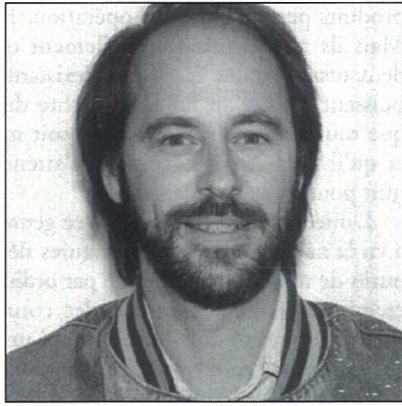
IL FUT une époque où l'on pouvait, sans crainte de se tromper, traduire *highway* par «autoroute». Mais tout est affaire de décor et, comme le vice-président Al Gore l'a annoncé en grande pompe, voici venu l'âge des merveilles, celui de l'autoroute électronique (*information superhighway*). Déjà, pour ne pas être en reste, les Européens, Jacques Delors en tête, ont déclaré leur intention d'imiter l'outre-Atlantique et de promouvoir le réseautage des foyers. Chez nous, certains premiers ministres provinciaux veulent aussi en faire leur cheval de bataille. Pour les artisans de la langue, ce nouvel engouement présente un intérêt inédit: la convergence de plusieurs domaines de spécialité (informatique, téléphonie, télécommunications et audiovisuel) en un vaste amalgame qui sonnera le glas des frontières traditionnelles entre les techniques.

François Lancôt dirige un microcabiner de traduction spécialisé en informatique et en télécommunications. Il est chargé de cours à l'Université Concordia, où il enseigne la traductique, et à la Faculté de l'éducation permanente de l'Université de Montréal, où il enseigne la version technique. Il est aussi administrateur de la Corporation professionnelle des traducteurs et interprètes agréés du Québec (responsable des relations avec les universités).



Par exemple, on peut prévoir, dès lors que la réglementation sera élargie au Canada, que les entreprises de câblodistribution, associées depuis des décennies au monde de la télévision, loueront leurs installations, dont le fameux «câble», à des revendeurs de services téléphoniques désireux de proposer de nouveaux produits à leurs abonnés. À l'inverse, les entreprises de téléphonie, une fois qu'elles disposeront de lignes à grand débit (large bande), pourront diffuser, entre autres, des films à la carte, empiétant ainsi sur le fief des clubs vidéo et des câblodistributeurs. De grandes sociétés d'information et de divertissement, comme Time Warner, s'occupent de développer l'application phare des télécommunications large bande: la télévision interactive. (Avec Videoway, le Québec est devenu une figure de proue dans le domaine.) Et que dire de ces nouvelles antennes paraboliques





François Lanctôt

de la taille d'une assiette, les fameuses étoiles de la mort (*death stars*), qui nous donneront accès à plus de zoo chaînes de télévision relayées par un satellite géostationnaire? Jamais n'aurons-nous été si «branchés»!

### L'auberge espagnole

Ce foisonnement technologique pose de nouveaux défis aux traducteurs et terminologues. Prenons le terme *bandwidth*, qui correspond à un concept classique en téléphonie : la largeur de bande, c'est-à-dire la plage effective des fréquences disponibles pour transmettre un signal. La fréquence s'exprime toujours en hertz, et il est rare, dans la sphère technique et scientifique, qu'une unité en supplante une autre pour désigner une même grandeur. C'est pourtant ce qui se produit sous l'effet conjugué de la numérisation des signaux et du mariage de l'informatique et des télécommunications. Désormais, la largeur de bande s'exprime en kbps (kilobits à la seconde), voire en Mbps (mégabits à la seconde), et la notion de «débit» y a remplacé celle de «fréquence». De plus, par un surprenant retour des choses, ce terme a fertilisé le vocabulaire de l'informatique (surtout dans le domaine des stations UNIX), où les constructeurs parlent dorénavant de *memory bandwidth* pour désigner la vitesse des transferts entre la mémoire et les autres composants de l'ordinateur. La tentation serait forte de traduire ce syntagme par «débit mémoire» (exprimé en Mbps), au risque de n'être pas compris par les spécialistes, qui ont adopté depuis longtemps «largeur de bande de la mémoire». Gardons notre créativité pour terrasser des formules du genre *bandwidth intensive client/server application*! Autre exemple : le fameux *hub*. Pour traduire ce terme sans faire de bétise, il faut bien comprendre sa position dans le nouveau capharnaüm technologique. S'agit-il d'un simple boîtier de connexion permettant de relier physiquement les postes d'un réseau local? On parlera alors de «répartiteur», de «raccordeur» ou même d'«harmonica». Si ce même dispositif est enrichi de circuits logiques, il devient un «concentrateur» (*intelligent hub*), voire un «superconcentrateur», s'il assure aussi des fonctions de conversion protocole, de commutation et de routage. Mais si on bascule dans la topologie des réseaux (LAN ou WAN), on risque de rencontrer *hub* dans son acception de «noeud de communication central», tandis qu'en téléphonie il faudra comprendre «centre de transit».

### La curée

Sur le front commercial, la convergence donne lieu à des offensives tous azimuts : Microsoft veut évidemment sa part du gâteau. Le grand éditeur américain développe une interface logicielle qui permettra à l'abonné de «pilote» son poste de tél dans la multitude de canaux des réseaux interactifs. Le jour n'est pas loin où on achètera des téléviseurs équipés d'un système d'exploitation. Et

attention aux fabricants de jeux électroniques, dont le célèbre Japonais Nintendo! Forts de leur énorme savoir-faire dans la conception de logiciels graphiques interactifs, ces maîtres du divertissement se bousculent aux portes de l'autoroute électronique.

### Le retour des hippies, à la sauce techno!

Et tout cela, c'est de la petite bière face à ce que nous réserve, sur le plan terminologique, l'émergence d'un nouveau phénomène de société, déjà bien vivant, qui rappelle la contre-culture et le psychédéisme des années soixante: l'Internet. Quel frisson lorsqu'on franchit pour la première fois la frontière du *cyberspace*! Déjà des pionniers sillonnent avec passion cette nouvelle *terra incognita*. Tous ces fanas (*hackers*) qui, du fond de leur bureau ou de leur sous-sol de banlieue, s'amusent à dialoguer sur leur PC avec des interlocuteurs dématérialisés, toutes origines et tous fuseaux horaires confondus, roulent déjà à tombeau ouvert sur leur autoroute électronique. Et, joie suprême, ils peuvent se vanter d'appartenir à un club international, à la fois select et fort bien représenté (zo ooo ooo d'abonnés!). Hélas! leur terrain de jeu est en voie d'être livré en pâture au grand public. Qu'on en juge: il ne se passe pas une semaine sans que la presse ne consacre un article à ce nouveau technodélice.

Mais qu'est-ce au juste que cet Internet? En réalité, il ne s'agit pas de un mais de plusieurs réseaux, qui, malgré la légende, appartiennent bel et bien à notre monde matériel, car ils sont faits de câbles, d'ordinateurs, de logiciels et de commutateurs téléphoniques. L'Internet est l'archétype des réseaux de commutation par paquets (anciennement ARPANET), conçu aux États-Unis pour les échanges d'information entre chercheurs et scientifiques, et qui s'est déployé, tel un immense lierre, partout sur la planète. C'est le grand fédérateur, l'hôte universel des communications, celui qui fait fi de toute distinction quant à leur provenance ou à leur contenu. Bien sûr, chaque pays doit apporter sa contribution. Au Québec, le RISQ (réseau interordinateurs scientifique du Québec) est lui-même tributaire de Ca\*net (irriguant tout le Canada) qui, à son tour, se fond dans l'Internet. Parce qu'il n'appartient à aucune entreprise commerciale, ce réseau a attiré une faune bigarrée, porteuse d'une mythologie et d'un vocabulaire ésotérique: *cyberspace*, *cybersex*, *hack mode*, *netiquette*, *flamer*... De plus, lorsque l'Internet offrira les larges bandes nécessaires à la transmission de sons et d'images, ce qui ne saurait tarder, il sera capable de concurrencer sérieusement les projets de télévision interactive des *majors*...

Devant cet essaimage de termes et de concepts, il faut réagir vite pour proposer des équivalents crédibles, car qui dit «autoroute électronique» dit aussi «accès au grand public». En cette matière, faut-il le rappeler, l'usage est roi!

Voici deux ouvrages incontournables pour quiconque s'intéresse à cet univers en ébullition : *Telecommunications, Networking and Internet Glossary*, de George S. Machovec, LITA Monographs No. 4; *The New Hacker's Dictionary*, Eric S. Raymond, The MIT Press, Massachusetts Institute of Technology, Cambridge, Massachusetts.

1. Cousin germain de la réalité virtuelle, le *cyberspace* désigne d'abord un monde parallèle et insaisissable, issu de la multitude d'interconnexions des grands réseaux informatiques. Plus particulièrement, le terme décrit l'univers de l'Internet, avec son foisonnement de jeux et de dialogues. Enfin, on l'associe parfois à une forme de transe éprouvée par les fanatiques du réseau après de longues heures passées devant l'écran. Il s'agirait d'une suite d'hallucinations visuelles : constellations de points en mouvement, motifs faits de droites et d'angles en constante mutation, etc.

# Traduction de logiciels : mission possible!



*La traduction de logiciels peut s'avérer une entreprise frustrante ou réjouissante. Voici une description des scénarios possibles, dont quelques-uns vous seront certainement familiers.*

par Marie Proulx

**V**OUS TRAVAILLEZ dans une grande entreprise. Tous les services achètent maintenant des systèmes ou les conçoivent eux-mêmes, toujours à la recherche de l'outil de travail idéal, celui qui augmente la productivité tout en simplifiant les opérations, et pour lequel le baccalauréat en informatique n'est pas un préalable.

La traduction de logiciels, soyons honnêtes, ne pose généralement pas de problèmes... de traduction! Quant à l'aspect technique du travail, il en est autrement.

## Et la créativité?

Plusieurs scénarios sont possibles, selon que l'on travaille à un système acheté à l'extérieur, ou développé à l'interne.

*Le système traduit est fourni par le vendeur, mais on vous demande d'évaluer la traduction, ou encore d'en faire un contrôle de qualité.*

Plusieurs facteurs jouent ici. Le traducteur était-il humain ou machine? (Il y a des signes qui ne trompent pas, malheureusement.)

Avait-il l'expérience de ce type de travail? La traduction d'un logiciel diffère grandement de celle d'un texte, même technique. La terminologie retenue sera-t-elle bien comprise par les groupes utilisateurs? Une terminologie correcte, mais qui n'est pas celle de votre client rendra l'apprentissage du système encore plus complexe. Bref, des questions à se poser, un jugement à porter après avoir passé la gamme des émotions langagières (surprise, agacement, rage, désespoir!). Pas d'apport créatif ici. Consolez-vous. Vous n'en entendrez probablement plus parler!

*Votre entreprise est responsable de la traduction. Votre travail sera envoyé au fournisseur qui fera lui-même l'entrée des données.*

Quelques règles générales:

- Il faut, dans ce cas, exiger les outils nécessaires: copies d'écrans, description (sommaire, à tout le moins) des champs, des divers écrans, etc. Prévoyez également la mise à contribution de personnes-ressources (spécialistes, programmeurs, chefs de projet, par exemple).

- Le choix d'un support électronique pour les échanges de fichiers et pour le travail de traduction est aussi à déterminer, afin d'éviter le plus d'erreurs possibles dans le traitement des données que vous aurez fournies.

- Il faudra convaincre votre client et son fournisseur de la nécessité d'inclure la traduction dans leur calendrier de travaux et de laisser un délai raisonnable pour le travail (traduction, puis révision au retour du logiciel en

version française). Un système mis au point en 15 mois ne peut être traduit en deux jours!

- Il sera aussi important de s'assurer de la possibilité d'effectuer des modifications au moment de la révision du système français (qu'il s'agisse de corriger les erreurs dans la saisie de la traduction, ou de rattraper des éléments qui ont été oubliés ou ajoutés en cours de traduction et qui font toujours surface à cette étape tardive du travail).

Les éléments d'un logiciel qui doivent être traduits sont les suivants : les écrans (titres, champs, touches de fonction, etc.); les messages informatifs ou autres (et toutes les variables auxquelles on fait appel dans ces messages : la variable «#», par exemple, qui dans le message «# successful»), peut prendre les valeurs UPDATE, DELETION, etc.); les fichiers de données, s'il y a lieu (ainsi, les écrans du répertoire de l'entreprise, par exemple, bien traduits, mais qui présenteraient des données dans une autre langue : au champ Adresse, quelque chose du type «1050 Beaver Hall Hill, Floor 500», ou encore au champ Service, une désignation anglaise); les écrans d'aide et toute autre documentation, électronique ou papier, destinée à l'utilisateur (guide d'utilisation, aide-mémoire, etc.); certains éléments à adapter (divisions administratives ou géographiques, notation de l'heure, sommes d'argent, etc.).

Il faut aussi prévoir l'exploitation du système dans l'autre langue. Le système peut-il accepter les lettres accentuées, minuscules et majuscules, certains caractères spéciaux (symboles, par exemple)? L'utilisateur doit-il entrer manuellement certaines commandes? Si oui, devra-t-il taper «Print, View, Update» ou «Imprimer, Afficher, Modifier»? Doit-il utiliser des codes mnémotechniques («S» pour «skills», ou «C» pour «compétence»)? Doit-il répondre à certaines questions? («Yes, No» ou «Oui, Non»).

## Un monde de contraintes

Ici aussi, plusieurs scénarios:

*Le simple et agréable: les éléments de langue ont été extraits des divers programmes et isolés dans des fichiers texte.*

La traduction dans l'autre langue (avec les problèmes de différence de longueur de mots, par exemple, que cela comporte habituellement) se fait sans douleur. Les contraintes de caractères (mentions d'écrans ou messages d'erreur) sont virtuellement éliminées. Le remplacement d'un nom de champ de trois caractères par un de quatre caractères devrait se faire facilement.

Les éléments textuels sont traduits dans l'autre langue, puis placés dans les fichiers texte qu'on aura réservés à la langue d'arrivée. Le contenu des fichiers sera appelé directement par les divers programmes, en fonction



Marie Proulx

Marie Proulx est titulaire d'une maîtrise en linguistique appliquée et travaille aux Services linguistiques de Bell Canada comme terminologue spécialiste de la traduction des systèmes.

de la langue choisie par l'utilisateur au début de la session de travail.

*Le frustrant : les éléments de langue sont enchâssés dans les divers programmes.*

Le remplacement d'un terme par un autre de même longueur est simple, évidemment. Si toutefois les termes sont de longueurs différentes, certaines complications sont à prévoir (retouches ou remaniement de programmes, etc.). Un fournisseur pressé par le temps pourrait même affirmer que le problème ne peut être résolu et qu'il faut garder le même nombre de caractères dans les deux langues. Comme la plupart des fournisseurs ne pensent pas à la traduction éventuelle de leurs systèmes au moment de la conception de ceux-ci, c'est une situation fréquente.

Ces contraintes, en plus de donner à l'écran un aspect visuel parfois déconcertant, exigent de vous des pirouettes linguistiques de tous genres (sémantiques, syntaxiques et autres). Vous ne cherchez plus le bon terme, vous en cherchez un qui puisse entrer dans l'espace qu'on vous a laissé. Vos procédés passe-partout sont la troncation, la contraction, l'apposition et la juxtaposition. En désespoir de cause, vous faites parfois appel à la fantaisie! Rien d'autre à faire.

*Le cauchemardesque : absence de documentation, sous toutes les formes.*

On vous affirme que la documentation n'a pas encore été rédigée (!), mais que de toute façon vous ne devriez pas avoir de problèmes: vous n'avez qu'à traduire les mots comme ils se présentent. On ne voit pas non plus la nécessité de vous envoyer la liste des désignations des sigles qui apparaissent en nombre hallucinant dans vos écrans («Vous n'en avez pas besoin : vous traduisez juste les acronymes! »).

▼ traduction • correction • mise au point  
de textes médicaux et paramédicaux

**SONANCES**

Jacques Boulay, M.D., F.R.C.P. (C)  
membre d'honneur  
de la C.P.T.I.A.Q.

857, rue du Chanoine-Martin  
Sainte-Foy  
QUÉBEC G1V 3P6

Téléphone et télécopieur: (418) 657-7955

On a tout de même réussi à vous donner des copies d'écrans. Vous êtes chanceux: vous auriez pu recevoir un fichier imprimé, avec quelques mots soulignés ici et là, à l'intérieur de lignes interminables d'instructions système... Vous constatez par ailleurs qu'on ne vous a pas demandé la traduction intégrale des écrans, mais quelques mentions seulement. («Bien sûr! Notre client francophone ne voit que ces mots dans les relevés qu'on lui envoie. On n'a pas besoin du reste...»)

Conscientieux (mais de plus en plus agacé), vous appelez votre personne-ressource pour les termes que vous ne connaissez pas, pour des éclaircissements. Elle prend bien les messages laissés à son répondeur, mais les vôtres, de toute évidence, ne l'intéressent pas.

Vous avez compris, je n'insiste pas. Vous faites ce que vous pouvez, en espérant que personne ne pourra vous associer, ni de près, ni de loin, au produit final, puis vous facturez.

### Être partie intégrante du processus

*Votre entreprise a conçu le système, et on vous demande de le traduire.*

Évidemment, les scénarios précédents sont toujours possibles, mais il s'en ajoute quelques-uns.

*Le stimulant: la traduction sefait en aval.*

La traduction fait partie de la phase de conception. Les écrans sont conçus ou dessinés en anglais, puis on vous en envoie la copie. Vous traduisez alors en n'ayant pratiquement aucune contrainte de caractères. Vous pouvez même respecter la terminologie usuelle!

Les suggestions que vous apportez et les modifications que vous demandez sont mieux reçues. À cette étape du travail, de toute façon, les écrans de départ sont revus tellement souvent qu'on serait bien mal venu de vous refuser des changements.

Vous pouvez peut-être même, tout en respectant le contenu original des écrans, faire un peu d'ergonomie linguistique et jouer avec la logique ou la présentation des données à l'écran.

Par ailleurs, comme les écrans français seront entrés par quelqu'un d'autre, vous devrez les revoir, question de repérer les coquilles ou les troncations intempestives qu'on aurait pu faire sans vous consulter (pour ne pas vous déranger pour de tels détails...), ou encore pour vérifier qu'il n'ait pas poussé, par génération spontanée, une belle majuscule au début de tous les mots.

*Le jouissif: on vous donne accès au système pour effectuer la traduction.*

C'est le scénario idéal. Vous vous trouvez alors dans un environnement d'essai linguistique qui garantira une traduction en contexte et réduira grandement le risque d'erreurs ou d'incongruités.

Vous traduisez «en direct», en passant d'un fichier à l'autre, et votre traduction remplace immédiatement les éléments textuels du système original. De plus, vos modifications ne menacent jamais l'exploitation du système: vous travaillez dans une bulle.

Vous voyez immédiatement les contraintes que présentent certains écrans, mais vous pouvez maintenant régler les problèmes vous-même (grâce aux quelques connaissances techniques que vous aurez acquises, par la force des choses, au contact des informaticiens avec lesquels vous travaillez - à leur grand étonnement bien souvent!). L'autonomie... rien de moins!

Vous voyez vos messages apparaître en contexte d'utilisation, ce qui vous permet non plus de les traduire, mais de les adapter à ce contexte. Vous supprimez ce qui est superflu (y a-t-il quelque chose de plus irritant que de voir deux messages, affichés l'un sous l'autre, qui disent exactement la même chose et souvent dans les mêmes termes?), vous changez le point de vue (les messages ne s'adressent plus au technicien de soutien, mais ils visent mainte-

nant à éclairer le «pauvre» utilisateur, celui qu'on oublie généralement dans le processus de création). Vous évitez les répétitions, vous êtes plus clair, et ensuite on s'étonnera de voir que vos messages sont plus courts que ceux que l'on vous a donnés à traduire!

Votre traduction respecte la logique du système d'un écran à l'autre, et vous donnez un produit complet puisque vous avez l'occasion de repérer tout ce qui pourrait ne pas vous avoir été demandé (et que vous le fournirez tout de même, ô surprise!). Vous pouvez effectuer des changements jusqu'à la dernière minute sans déranger personne, ni risquer qu'on vous taxe d'instabilité ou de doute systématique ou encore de manque de professionnalisme.

Autre valeur ajoutée pour votre client, l'étape de la traduction du système sert aussi à la mise au point de celui-ci dans la langue d'arrivée. Votre travail, en effet, mettra en évidence plusieurs petits problèmes d'ordre technique. Par exemple, le système plante s'il trouve des apostrophes dans les messages: le programmeur n'a pas été prévoyant et c'est l'apostrophe qu'il a utilisée dans ses programmes pour délimiter les éléments textuels. Ou encore, on demande à l'utilisateur d'entrer des commandes dans sa langue, mais on a oublié de faire les tables de correspondances entre les deux langues. Ce sera pour l'informaticien des problèmes en moins à régler au moment du lancement du système.

Une fois votre travail terminé, vous remettez à votre client un système «clé en main» qui fonctionne, et bien, dans l'autre langue. Peut-être aurez-vous aussi la joie de voir le logiciel de départ retouché pour coller de plus près à votre travail!

### **Stressant mais jamais monotone**

Évidemment, les variations sur les scénarios qui précèdent existent à l'infini et ne sont fonction que de contraintes supplémentaires.

---

# La naissance d'un lexique

---

*L'élaboration d'un lexique est un processus complexe. Dans un domaine sans cesse en évolution, comme l'informatique, elle pose des problèmes particuliers qu'on peut résoudre en ciblant la clientèle avec précision.*

par François Mouzard

LA MISE à jour ou la rédaction d'un ouvrage terminologique exige, tout le monde le sait, plus que le simple assemblage des termes recueillis ici et là. Certes, un corpus de termes bien choisis constitue la matière même d'un travail, mais encore faut-il lui donner une orientation et une «texture». Et l'on ne peut penser à réunir ces deux caractéristiques que lorsque les questions suivantes sont réglées: Quel est le niveau de spécialisation visé? Où faut-il établir la frontière entre la terminologie et la phraséologie? Quelle est l'attitude à adopter face aux divergences entre l'usage au Canada et celui en France? Existe-t-il une méthode pour «lutter» contre la prolifération néologique?

François Mouzard est terminologue au Bureau de la traduction du gouvernement du Canada à Ottawa.

- *Le stressant*: «Vous ne pouvez pas me faire ça pour lundi? Je peux appeler votre vice-présidente, si vous voulez, pour qu'elle vous trouve de l'aide...»

- *Le motivant*: «Sûr qu'on veut un système en français. C'est juste qu'on voudrait des mots qu'on comprend déjà!»

- *Le désopilant*: «Vous pouvez me donner quelque chose qui soit compris en France?»

- *L'ahurissant*: «Vous êtes bien sûre que "canceller" c'est pas français?»

Stress? Oh oui. Le calendrier de travail change d'une semaine à l'autre à l'intérieur d'un projet d'informatisation. Mais la date de mise en exploitation du système, rarement! On a prévu un mois pour la traduction, il ne vous reste plus que dix jours.

Monotonie? Jamais! Travail diversifié (terminologie à l'état pur pour les écrans; traduction-adaptation pour les messages; traduction et rédaction pour la documentation), sans compter la multitude de domaines traités (gestion de projets, production de relevés d'exploitation, gestion de personnel, catalogues d'équipement, nouvelles technologies de transport d'information, etc.), car on informatise tous les aspects du travail dans votre entreprise. Vous êtes en formation permanente!

Par ailleurs, la relation que vous développez avec les divers spécialistes est aussi très intéressante. Vous appréciez leurs connaissances; ils en viennent à comprendre, puis à estimer votre travail. Votre statut évoluera et passera probablement de simple «traducteur» à «traducteur à valeur ajoutée», puis enfin à «collègue».

Qu'est-ce qu'on pourrait bien vouloir de plus?



---

### **Langue de spécialité et clientèle**

---

Le *Lexique informatique*, publié par les services terminologiques du gouvernement fédéral du Canada en 1990 et récemment mis à jour par l'auteur de cet article, n'a pas la prétention de viser tous les utilisateurs d'un domaine qui, d'après les experts, compte plus de 80 000 notions. Il fallait donc faire un choix dès le début et bien cibler la clientèle visée. Ainsi, ce sont les utilisateurs des technologies de l'information et non les spécialistes auxquels le lexique s'adresse. Ces utilisateurs sont habitués à travailler dans un ou plusieurs sous-domaines de l'informatique et possèdent divers degrés de connaissance: traducteurs fédéraux, provinciaux, d'entreprise et pigistes, employés du secteur public dotés d'un poste de travail informatisé, bibliothécaires, gestionnaires, etc. Les programmeurs, analystes, ingénieurs, professeurs, chercheurs et autres spécialistes de haut niveau ont été volontairement «oubliés», car ceux-ci exigent des ouvrages de référence très précis et ne représentent



qu'un très faible pourcentage des utilisateurs au sens large. Par exemple, on trouvera dans le lexique certains langages de programmation parmi les plus répandus, et des termes de base en réseaux de communication tels que *networking*, *wireless modem* et *voicemail*. mais pas de termes trop spécialisés tels que *hierarchy level* (Internet) ou *Open Database Connectivity* (Microsoft).

### Terminologie et phraséologie

Toujours par souci de rejoindre le plus grand nombre d'utilisateurs possible, le lexique ne se limite pas au plan terminologique strict.

L'aspect phraséologique est retenu dans sa plus simple expression afin de privilégier les expressions idiomatiques (exemple: *to hot key from app to app*, *to double click*) aux dépens des syntagmes trop longs et multinotionnels. Par ailleurs, tous les niveaux de langue sont pris en considération, du jargon des prospectus (*hot swap*, *road warrior*) à l'argot des revues informatiques (*ketchupware*, *octopus*, *jellyware*). Un accent tout particulier a également été mis sur les néologismes qui présentent un réel problème de traduction (par exemple: *rehosting*, *morphing*, *mission critical*).

### Uniformisation de la terminologie française

En dehors des grands organismes nationaux et internationaux actifs en normalisation terminologique informatique, il n'est pas facile de trancher sur l'équivalent français d'un terme anglais lorsqu'on dépouille des revues spécialisées provenant des divers pays francophones. Ainsi le terme anglais *unit* est-il rendu en français par «unité» au Canada et «organe» en France; les Canadiens préfèrent les «portatifs» aux «portables» français et des pamphlets (au sens voltairien du terme!) ont été rédigés de part et d'autre de l'Atlantique sur le genre et l'accentuation du mot «icone» («un icone» ou «une icône»?). Bien entendu, le *Lexique informatique* privilégie l'usage canadien mais tient aussi compte des réalités extérieures quand elles sont justifiées et consacrées par l'usage. Ainsi, l'abréviation française «Fax», longtemps rejetée, est maintenant «incontournable» sur les cartes professionnelles et les annonces dans tous les pays francophones.

### Prolifération néologique

Dans un domaine où la puissance de traitement des ordinateurs est doublée pratiquement tous les dix-huit mois, on peut en dire autant des applications... et de la terminologie nouvelle. Ce qui est néologique aujourd'hui ne le sera plus dans un an, et il faut aborder les mots à la mode avec une bonne dose de discernement. À titre d'exemple, plus d'une demi-douzaine d'appellations anglaises existent pour nommer les nouveaux «assistants numériques personnels» sans clavier et guère plus gros qu'une calculatrice scientifique: *personal digital assistant*, *PDA*, *handheld computer*, *palmtop computer*, *pocket computer*, *notepad*, etc., et n'est pas loin la frontière avec les autres machines fonctionnant sur le



## L'état de santé du français médical

*Pour diverses raisons, le français médical est victime d'un laisser-aller terminologique. Les terminologues et les chercheurs s'uniront-ils pour remédier à la situation ?*

par *Amal Jammal*

ON AIMERAIT pouvoir dire que le français médical est vivant et se porte bien. Malheureusement, si le premier prédicat est vrai, le second ne l'est qu'à moitié.

En effet, la langue française de la médecine fait bien la preuve de sa vitalité en s'adaptant rapidement à l'évolution des connaissances dans le domaine des sciences médicales et biomédicales, et en créant des termes nouveaux pour désigner des réalités nouvelles. Cependant, force est de reconnaître qu'elle ne le fait pas toujours avec le même bonheur. Trop souvent, en effet, on voit apparaître des emprunts à l'anglais qui ne sont nullement justifiés, les équivalents français existant bel et bien; on voit aussi des calques dont la syntaxe copie servilement l'anglais, faisant violence à la syntaxe française; ou, pis encore,

*Amal Jammal* est professeure titulaire à l'École de traduction de l'Université de Montréal.

même principe mais avec d'autres applications: *electronic organizer*, *pentop* (ou *penbased*) *computer* et *tablet computer*. Selon les lois de la concurrence, certains de ces produits disparaîtront rapidement tandis que d'autres survivront, d'où l'importance des mises à jour périodiques pour ce genre de publication en langue de spécialité.

### Une approche systématique

L'élaboration d'un lexique bilingue dans un domaine tel que l'informatique pose certains problèmes propres à cette langue de spécialité, mais que l'on peut résoudre grâce à une approche systématique en ciblant avec précision la clientèle visée et les sous-domaines d'application.

Dans ce créneau particulier, le lexique convient mieux qu'un vocabulaire avec définitions, car il se prête plus aisément à la mise à jour ponctuelle. Il permet aussi de manipuler un volume considérable de données dans un secteur où la néologie est galopante, et, finalement, semble répondre aux besoins du plus grand nombre d'utilisateurs souhaités. •

des «chimères» linguistiques, véritables hybrides dont la tête est française et le corps anglais.

### Priorité à la science au détriment de la langue

Comment expliquer cette insouciance qui, dans certains cas, confine au mépris? On peut avancer les raisons suivantes ;

1. Parce qu'il traite de questions reliées à la vie et à la santé, le chercheur qui travaille dans le domaine médical, consciemment ou in.consciemment, «hiérarchise» les priorités et estime que les préoccupations linguistiques et terminologiques se situent au bas de l'échelle.

2. S'il œuvre dans une spécialité médicale de pointe ou qui se trouve soudainement propulsée sur le devant de la scène par un événement nouveau, il sera extrêmement pressé de communiquer le résultat de ses recherches et cela d'autant plus qu'il sera souvent en concurrence avec d'autres chercheurs travaillant sur le même sujet, et qu'il s'efforcera de les coiffer au poteau. À cause de ce sentiment d'urgence, l'objectif premier ne sera pas de bien dire, mais de dire vite.



AmaLJammaL

3. L'auteur de textes médicaux n'écrit pas pour le profane. Il écrit pour ses pairs, et il le fait en partant du principe que, le contexte aidant, ceux-ci le comprendront quel que soit le signifiant utilisé. Si, donc, il ne trouve pas à portée de la main le terme français dont il a besoin, il en créera un, habituellement en ne se préoccupant guère de suivre un modèle terminologique précis.

4. Bien qu'il soit francophone, il aura été en contact de façon intensive, sinon exclusive avec des textes anglais. Ses créations néologiques se feront donc majoritairement à partir d'une matrice terminogénique anglaise et seront, pour une grande part, tributaires à la fois du vocabulaire et de l'imaginaire des auteurs anglophones.

### La désaffection des cultures grecque et latine

Il est une autre raison qui semble moins directe, mais qui a une répercussion importante sur la néologie médicale. Jadis, les auteurs de textes médicaux, qu'ils soient francophones ou anglophones, avaient une solide culture grecque et latine. Lorsqu'ils créaient des termes, ils le faisaient à partir de ce réservoir commun; le produit pouvait ainsi passer très facilement d'une langue à l'autre, moyennant un réaménagement minime, sans trop déparer la langue d'accueil. Or, la désaffection que connaît actuellement cette culture prive les uns et les autres de ce fonds commun. Les auteurs puisent désormais dans leur propre réservoir linguistique, qui n'est pas nécessairement celui du voisin; il en résulte une synonymie, ou une pseudo-synonymie, parfois échevelée, dont les hommes de science sont les premiers à se plaindre.

Pour toutes ces raisons, le français médical, dont la vitalité est par ailleurs indéniable, se trouve parfois marqué par un certain laisser-aller terminologique qui menace de le dénaturer. Il faut espérer cependant que ce ne sont là que «douleurs de croissance» auxquelles ne tarderont pas à remédier terminologues et chercheurs soucieux de l'intégrité de la langue française de la médecine..

## Les crimes de lèse-langue de la publicité : réels ou mythiques ?

*Trop audacieuse, la langue de la publicité?  
Ben, voyons donc!*

*propos recueillis par Suzanne Gauvin*

LA PUBLICITÉ. Certains feignent de l'ignorer. Pourtant, tout le monde la voit, tout le monde la lit, tout le monde l'entend et... tout le monde en parle!

On la soupçonne souvent de trop influencer les joyeux consommateurs que nous sommes et de n'être pas toujours respectueuse des normes de la langue française!

Suzanne Gauvin est gestionnaire de publicité à Bell Canada depuis '987.



Est-elle vraiment coupable de lèse-langue et, si oui, pourquoi les créateurs de messages publicitaires enfreindraient-ils des règles qu'ils connaissent généralement par cœur?

C'est ce que je demandais récemment à François Forget, concepteur-rédacteur chez Cossette Communication Marketing qui a créé, avec son directeur artistique, Richard Péloquin, le désormais célèbre *Monsieur B* des campagnes publicitaires de Bell.

**Circuit:** À votre avis, qu'est-ce qui caractérise et distingue la langue publicitaire?



Suzanne Gauvin

**François Forget:** D'abord sa clarté et sa simplicité. Elle doit être comprise d'un vaste auditoire. On ne parle pas de communication de masse pour rien. Les tournures alambiquées sont donc strictement prohibées. Le message doit être à la portée de tous.

Autre attribut: sa concision. Lorsqu'on doit livrer un message en 30, ou même en 15 secondes, pas de détours possibles. Il faut être concis et précis.

Enfin, je m'aventurerais à pader - aussi surprenant que ça puisse paraître - de la nécessité d'être crédible. Justement parce qu'on soupçonne le discours publicitaire d'exagération, d'enflure, il faut contrebalancer cette perception en employant un langage - notamment dans les dialogues - le plus près de la réalité du consommateur. À cet égard, la langue publicitaire, dans sa forme parlée, est souvent un juste reflet de l'auditoire.

Ces caractéristiques - clarté, simplicité, concision et crédibilité - servent en somme à faire passer le message, à s'assurer qu'il est bien compris dans un environnement publicitaire passablement bruyant.

**E. :** Quelle est donc la raison d'être d'un slogan, d'un texte publicitaire?

**F. F. :** Outre la nécessité d'être compris, il doit être apprécié. Tout message publicitaire a une dimension affective importante. C'est dans cet esprit qu'on privilégie un vocabulaire proche des gens, qu'on se sert même de mots fétiches. Ces temps-ci, par exemple, dire «C'est l'enfer» dans une pub, c'est très habile parce que les gens se reconnaissent tout de suite.

Distinguons ici quand même deux genres qui ont chacun leur logique propre: le langage télévisuel ou radiophonique et le langage destiné aux médias imprimés. En ce sens, la publicité fait la même distinction entre l'oral et l'écrit que tous les autres domaines de la communication. En pub, c'est d'autant plus vrai que l'imprimé présente en bonne et due forme le discours promotionnel de l'annonceur alors qu'en télé on préférera le plus souvent mettre en scène le consommateur nous livrant le même message, mais dans ses propres mots. Le résultat est certes différent sur le plan de la langue.

### **La publicité prend-elle trop de liberté linguistique?**

**C. :** On dit que les créateurs et, par ricochet, les annonceurs, prennent bien des libertés linguistiques. Est-ce là une pratique si répandue? Qu'est-ce qui les pousserait à le faire?

**F. F. :** Comme on est sévère avec la publicité! Peut-être cela tient-il à ce que bien des gens ont le discours marchand, le discours mercantile en aversion! Je me garderai bien d'en nommer, mais je trouve que bien des émissions de télé prennent autrement

plus de licences que les publicitaires. Si on appliquait la grille d'évaluation publicitaire aux émissions de télé, de radio, même au cinéma et à certains imprimés, on aurait, à mon avis, plus de choses à reprocher à ce beau monde qu'aux publicitaires.

Plus encore, les publicitaires sont très conscients des dégâts qu'ils peuvent causer et dont la profession souffre pour longtemps. Oui, la publicité a déjà été - et est encore parfois - populiste; je pense par exemple au «Ben voyons donc!» d'un annonceur de bière qui avait chatouillé quelques oreilles à l'époque. Mais ces écarts sont de moins en moins fréquents.

Une précision: on voit généralement une émission de télévision une seule fois, mais la publicité est répétitive et cette caractéristique même nous pousse à être très attentif, puisqu'il faut convaincre les clients cibles de se procurer les produits et services et surtout pas se les mettre à dos!

Une autre précision éclairante: un phénomène - fort heureusement en voie de disparition - est qu'on a traduit pas mal de publicité faite ailleurs et je crois que cela a beaucoup contribué à discréditer la publicité. Mais comme on crée de plus en plus de publicité destinée au marché québécois, cette pauvreté d'une certaine langue publicitaire ne devrait plus inquiéter... ni se faire entendre!

Troisième et dernière précision: l'immense majorité des émissions présentées à la télé et à la radio sont faites par des professionnels. La réputation des publicitaires a passablement souffert et souffre encore de ce qu'on appelle des «publicités maison», qui ne font pas appel à une agence de publicité et, partant, ne profitent pas des services de communicateurs professionnels. Le grand public - qui n'est pas tenu d'analyser profondément les publicités qu'on lui présente - met tout dans le même sac.

À y regarder de près, je suis vraiment convaincu que la publicité n'est pas plus fautive que les autres, je dirais même que c'est le contraire.

### **Parler la langue de la réalité**

**E. :** La publicité fait parler les choses et les animaux, crée des néologismes, impose de nouvelles expressions. En travaillant étroitement avec les publicitaires, j'ai souvent l'impression qu'ils veulent enrichir la langue, la garder bien vivante. Qu'en pensez-vous et comment croyez-vous y contribuer dans l'exercice de votre métier?

**F. F. :** La publicité parle de la réalité de tous et, à ce titre, fait appel à la langue quotidienne. C'est peut-être pour ça qu'elle influence tant car, oui, elle influence! Elle a donc la qualité de son «défaut» et je crois qu'elle aide bien plus qu'elle ne nuit à la qualité de la langue. Par exemple, et c'est en grande partie grâce à la publicité, nous avons maintenant des cuisinières et des réfrigérateurs, plutôt que des «poêles» et des «frigidaire», des silencieux plutôt que des «muffiers», nous prenons des antihistaminiques et nous nous mouchoons avec des papiers mouchoirs; enfin, nous parlons désormais au téléphoniste plutôt qu'à l'«opératrice»!

On peut dire que la publicité corrige le tir, ajoute des mots justes au vocabulaire du quotidien de l'auditoire. Les publicitaires se soucient vraiment beaucoup de la qualité de la langue mais - et je pèse mes mots - jamais au détriment de la compréhension. La pub qui éduque, c'est peut-être une grande question de société, mais ne nous leurrions pas, la pub ne peut en aucun cas se substituer à l'école. La publicité doit avant tout vendre le produit de l'annonceur.

**E. :** Mais j'y pense, la publicité peut parfaitement corriger une expression fautive. Notre bon Benoît Brière ne rétorquait-il pas immédiatement au «Vousque-té?» de son beau-frère par un parfait «Où es-tu, peut-être?» Avouez que l'exemple est convaincant! •

# La langue de la gestion en traduction : le contenu d'abord



Dans le domaine de la gestion, il est important de rendre fidèlement la logique d'un ouvrage, quitte à s'éloigner du style du texte de départ.

par André Cyr

QUELLES SONT les particularités de la traduction d'ouvrages de gestion? Je tenterai de décrire sommairement les principales difficultés de parcours rencontrées dans la traduction de ce type de textes en illustrant mes propos d'exemples tirés de la traduction de deux ouvrages, *The Icarus Paradox*<sup>1</sup>, de Danny Miller, et *Le Management entre tradition et renouvellement*<sup>2</sup>, d'Omar Aktouf. Les difficultés posées par chacun de ces ouvrages étaient pratiquement une image miroir de celles posées par l'autre.

## Le message

Au risque de paraître simpliste, je dirai d'emblée qu'il est parfois trop facile de se laisser obnubiler par les aspects techniques de ce genre de textes et d'oublier qu'ils sont d'abord et avant tout destinés à transmettre un message précis à un public bien identifié. Dès lors, le message issu de la traduction doit correspondre à celui exprimé par l'auteur dans la langue de départ et doit le faire d'une manière qui soit conforme aux attentes des lecteurs, faute de quoi il ne sera pas crédible auprès du public visé.

La principale difficulté vient, à mon sens, du fait que l'on a trop facilement tendance à traduire des textes plutôt que des contenus, surtout lorsque ces derniers sont très techniques. Au moment où j'ai commencé à travailler à la traduction du *Paradoxe d'Icare*, Danny Miller, dont la plupart des ouvrages antérieurs avaient déjà été traduits, m'a déclaré à la blague que les traductions trop belles se révélaient fréquemment infidèles. Il entendait par là me mettre en garde contre la tendance de certains traducteurs de se laisser emporter par leurs propres préférences stylistiques, parfois au détriment du sens.

Il m'est arrivé de réviser la traduction d'une analyse financière axée essentiellement sur le concept de la valeur actuelle nette des flux monétaires à venir. Le texte en langue d'arrivée était irréprochable et la terminologie choisie correspondait très exactement à celle de la langue de départ; la traduction dans son ensemble était fautive. Elle ne contenait qu'un seul faux sens, mais celui-ci portait sur la logique mathématique du texte et induisait une erreur fondamentale en langue d'arrivée. Dès lors, j'avancerais qu'on ne traduit pas des textes financiers, mais plutôt une logique financière.

## La terminologie

À mon sens, les principales difficultés d'ordre terminologique découlent de celles liées au contenu. Exception faite des termes très pointus, il y a rarement correspondance bi-univoque entre les termes de la langue de départ et ceux de la langue d'arrivée. Par exemple, le dictionnaire Sylvain de la comptabilité et des disciplines connexes définit le terme *cash flow* comme, entre autres,

André Cyr enseigne à l'École nationale d'administration publique. Il est aussi traducteur et rédacteur d'ouvrages de gestion. L'auteur tient à remercier Danielle Cyr de l'Université York et Helene Kaufman de l'Université de Montréal de leurs commentaires et suggestions.

« mouvement de trésorerie », « flux monétaires », « marge brute d'autofinancement » et « fonds autogénérés ». Par ailleurs, on pourrait également y ajouter le sens de « projections financières » comme dans la phrase : « *They prepared their cash flows for their annual review* ». Cet exemple illustre le fait que le champ sémantique de l'expression *cash flow* est, à tout le moins, flou. Il y a, en effet, un monde de différence entre « flux monétaire », « marge brute d'autofinancement », « mouvement de trésorerie » et « projection financière ». On touche ici aux limites de la terminologie comme telle, car la traduction de chacun de ces sens relève davantage de la finance que de la terminologie.



André Cyr

## Le style

Dans quelle mesure doit-on respecter la facture stylistique de l'auteur? La question s'est posée d'emblée au moment d'entamer la traduction du livre d'Omar Aktouf. Cet auteur écrit dans un style très particulier, marqué de nombreuses références hexagonales. Dès les premières ébauches, nous avons tout de suite constaté que, en respectant de trop près le style de l'auteur, nous rendions son livre plus difficile d'accès pour le public visé. La structure discursive du texte de M. Aktouf est tout simplement trop éloignée de celle que l'on retrouve habituellement dans l'anglais de la gestion. Après avoir longuement discuté de la question avec l'auteur, nous avons finalement convenu d'adapter le style afin de le rapprocher des attentes discursives des lecteurs. La version anglaise de l'ouvrage respecte, bien entendu, le contenu et le message du livre, mais le fait dans un style qui se rapproche davantage de celui d'ouvrages comparables en langue anglaise.

En somme, les réflexions proposées dans ce bref exposé illustrent de façon concrète la thèse avancée par Jean Delisle<sup>3</sup>, à savoir que la traduction d'ouvrages spécialisés est davantage un exercice encyclopédique, qui relève de la connaissance, plutôt qu'un exercice langagier proprement dit. Le traducteur, en l'occurrence, recrée dans la langue d'arrivée un texte qui correspond au texte de départ en y apportant, *mutatis mutandis*, les ajustements voulus pour le rendre recevable auprès des lecteurs. •

1. Paru aux Presses de l'Université Laval sous le titre *Le Paradoxe d'Icare : comment les grandes entreprises se tuent à réussir*. Traduit en collaboration avec Rosemarie Bélisle.

2. À paraître chez Gaëtan Morin Éditeur sous le titre *Traditional Management and Beyond: A Matter of Renewal*. Traduit en collaboration avec Helene Kaufman.

3. Delisle, J., *L'analyse du discours comme méthode de traduction*, Les Éditions de l'Université d'Ottawa, 1984.



# L'implantation terminologique: intégrer produits et marché linguistiques

*Pour réussir à diffuser leurs innovations,  
les terminologues doivent découvrir comment influencer  
ceux par qui l'usage se crée.*

par Louis-Jean Rousseau

COMMENT se diffuse l'innovation terminologique? Comment substituer dans l'usage des termes français aux emprunts passagers ou permanents? Quelles sont les chances de succès de tel ou tel terme? Peut-on en prévoir ou en mesurer le degré d'implantation? Autant de questions pas très nouvelles, mais toujours d'actualité. Le foisonnement terminologique qui nous inonde d'outre-frontières ne fait que croître, augmentant d'autant les risques d'emprunt massif et, si les langagiers maîtrisent un tant soit peu l'art de néologiser, l'art de l'implantation possède encore quelques mystères. Telles sont les questions qui ont été débattues en décembre dernier lors d'un séminaire organisé par le Réseau international de néologie et de terminologie à l'Université de Rouen!

## Adéquation de l'offre à la demande

En fait, la question de l'implantation a toujours été posée en aval du travail terminologique : comment réussir à faire passer dans l'usage la terminologie figulée dans les officines linguistiques? Cette filière, quoique intéressante, met en lumière l'isolement relatif de la fonction linguistique dans les différents processus d'élaboration et de diffusion de l'information. Or, il est de plus en plus évident que les usages linguistiques se font et se défont sous l'action et l'interaction d'un grand nombre d'acteurs sociaux dont le prestige et le pouvoir d'influencer sont beaucoup plus grands que celui des professions langagières ou des organismes à vocation linguistique. Ces dernières et ces derniers, par la nature même de leur travail d'orientation conscient et affirmé de l'usage, sont souvent en marge ou, à tout le moins, en face des autres acteurs qui constituent le marché linguistique.

Des pistes plus productives, mais beaucoup plus difficiles, pourraient être empruntées: sur le modèle de la fonction mercatique dans un système de production de biens ou de services, la filière des besoins sociaux et de la prospective pourrait conduire à l'adéquation de l'offre à la demande en matière de produits linguistiques. Encore faudrait-il que le marché accepte la présence de la fonction linguistique dès l'étape de la recherche et développement, comme c'est le cas de la fonction mercatique.

Il n'en reste pas moins que les filières qu'adoptent l'innovation technologique et l'innovation terminologique qui l'accompagne devraient être explorées en adoptant - et en adaptant au marché

linguistique - les méthodes de l'anthropologie lorsqu'elle étudie, par exemple, la diffusion des traits culturels dans une société ou d'une société à l'autre. D'une façon plus large, tout l'éventail des sciences du comportement devraient être mis à contribution pour mieux comprendre les enjeux et les mécanismes qui conditionnent l'émergence et l'évolution de l'usage linguistique.

## Le langagier n'implante pas seul

Par ailleurs, le comportement linguistique et glottopolitique<sup>2</sup> des locuteurs commence à être étudié. Ainsi, les participants au



séminaire de Rouen ont pu prendre connaissance des résultats d'un certain nombre d'études menées en France sur le degré d'implantation des néologismes officiels. Au-delà de la tentative de mesure du degré d'implantation des termes nouveaux - fondée le plus souvent sur les déclarations des locuteurs relativement à leur utilisation personnelle de la terminologie - , il est intéressant de noter les motivations individuelles et collectives, les influences subies,

les variations de comportement selon la situation de communication, ce qui met en lumière la réalité des niveaux en langue de spécialité, dont les terminologues avaient l'intuition mais qui n'avait jamais été explorée sérieusement. On assiste donc à l'émergence d'une nouvelle approche des langues de spécialité, fondée sur l'étude des discours technoscientifiques, sur l'observation des interactions des locuteurs et sur l'analyse des situations de communication. Voilà sans doute des pistes pour la recherche, mais surtout pour la pratique des professions langagières, lesquelles vivent déjà le début d'un décloisonnement prometteur et susceptible de contribuer à leur «démarginalisation» et à leur plus grande intégration au marché linguistique. L'implantation terminologique est un processus social complexe qui est le fait des locuteurs eux-mêmes en tant que groupes et sous-groupes en interaction. Les professions langagières ne sont qu'un élément dans un ensemble plus grand. Les langagiers ne peuvent qu'accompagner l'implantation en contribuant à influencer l'usage. Il leur reste à découvrir comment influencer les «influenceurs» que sont les divers acteurs sociaux. •

Louis-Jean Rousseau est chef du Service des travaux terminologiques et président de la Commission de terminologie de l'Office de la langue française. Il est également secrétaire général du Réseau international de néologie et de terminologie (Rint).

1. Les actes de ce séminaire paraîtront dans le numéro 11 de la revue *Terminologies nouvelles*.

2. L'adjectif «glottopolitique», d'usage récent, désigne tout ce qui est relatif à la politique linguistique.

## The Youngest Interpreters

**Community-minded kids ease the language transition.**

**W**HAT'S A good age to start interpreting? At 30? At 20? How about 10 years old?

There is in fact a corps of interpreters around that age at work in the Ottawa area.

It came about this way. There is a public school, Leslie Park Public School, in the township of Nepean, which receives many children from recently arrived immigrant families where English is not spoken. Though these children, like most children, quickly adapt to schooling in a new language, there are problems of communication between them and their teachers and between them and other students for a while. Two years ago, some of their peers who had been here longer became aware of the problem and decided to do something practical about it. Indeed they were the only people who *could* do something about it, given the constantly changing diversity of languages spoken.

50 they got together and formed a club which they called *The Ambassadors Club*, and with the encouragement of the school's principal, Ross Brown, they began to offer their services.

### Natural ambassadors

In the opinion of all involved, they have become an invaluable support facility. Their fame has spread. They made the front page of *The Ottawa Citizen*, and were guests of honour at the ATIO Convention last April. They were recently invited to visit the School of Translation and Interpretation at the University of Ottawa.


During this last visit, while *they* were delighted to get hands-on experience in the school's simultaneous interpretation booths, your correspondent was busy interviewing some of them. The ethnic languages represented were Somali, Galli (an Ethiopian language) and Arabie, the biggest group being the Somali speakers.

Most of the children were girls. Most of them interpret not only in school but also for their families at home and in other situations in the community. A typical assignment at home is interpreting what is going on in TV programmes. At school, typical assignments for which students may be called out from class are explaining school regulations to newcomers and reporting the statements of peers involved in schoolyard fights. None of them has received any training for interpreting: they are "naturals." But of course, some of them are better at it than others, and more self-confident.

10 years old? They told me that there is a need for even younger interpreters to work with the earliest grades, and they thought they could be found. 50 the school is currently pondering the formation of a *Junior Ambassadors Club* in grades 1 through 4. •

Brian Harris  
University of Ottawa

## Échos universitaires

Le projet de recherche du *Dictionnaire canadien bilingue*, lancé en 1988, passe en deuxième vitesse : une subvention de près de deux millions de dollars  a été accordée pour les cinq prochaines années.

Des chercheurs des universités d'Ottawa, de Montréal et Laval s'unissent

pour créer un dictionnaire bilingue destiné aux locuteurs canadiens. Le projet est dirigé par deux *membres* éminents de la Corporation professionnelle des traducteurs et interprètes agréés du Québec: Roda P. Roberts et André Clas. •



*dactylographe rapide MR inc.*

7305, AVENUE FIELDING  
MONTRÉAL (QUÉBEC) H4V 1R7  
TÉLÉPHONE: 482-6751

- Transcription de cassettes micro, mini ou régulières ◦
- Spécialités: médical, technique, informatique, juridique ◦
- WordPerfect (modem)      Télécopieur : 482-7572 ◦

**Traduction**  
**Josée Ouellet Simard, MBA**

Membre agréée de la CPTIAQ

Finance, comptabilité, gestion, vérification, fiscalité, immobilier

Traitement de texte, éditique  
Impression laser . postscript .  
Rédaction, révision

458, rue de Guyenne  
Laval (Québec)  
Tél. : (514) 663-8448

## Notes et contrenotes

Petite devinette : quelle est l'origine du mot «copain»? Un indice : détachez-en bien les syllabes. Le terme provient de l'ancien allemand *galeipo*, qui signifie «qui mange le pain avec (d'autres)». Amusant, non?



O

Le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*. Décidément, ce pavé bleu fait bien des vagues dans notre mare linguistique.

Le possédez-vous? Vous en servez-vous? Avez-vous pris le temps de juger par vous-même de l'ouvrage? Si oui, eh bien, c'est peut-être à refaire...

Il y a quelques mois paraissait (déjà!) la deuxième édition du *DQA*. Pas une réimpression. Non, une deuxième édition, revue et corrigée. C'est rapide comme l'éclair, car plusieurs années séparent habituellement deux éditions d'un ouvrage lexicographique. Qu'on pense au *Petit Robert*.

Alors pourquoi une nouvelle édition maintenant? Pour corriger quoi? Je vous le donne en mille: le traitement des anglicismes et des marques d'usage de société (*familier, très familier, vulgaire, etc.*).

### Cap sur l'Ouest canadien

C'EST à Banff (Alberta), du 4 au 8 mai prochain, que le Conseil des traducteurs et interprètes du Canada réunit la profession pour un troisième congrès, *La traduction à l'ère de la mondialisation* ou *Tramlation in the Global Village*. Des sujets bien actuels de la profession sont inscrits à l'ordre du jour — le client, l'informatique, les pratiques professionnelles, la qualité totale, les langues à faible diffusion.

Après tout, les CHTiques adressées à l'ouvrage ne portaient-elles pas sur cette épineuse question de la norme?

J'ai voulu confirmer cette hypothèse dans le cadre d'un travail en lexicologie à l'Université de Montréal. Tout d'abord, une lecture comparative des introductions aux éditions de 1992 et de 1993 montre que les marques d'usage de société et les anglicismes ont été redéfinis et ce, de façon plus sévère. En effet, ils portent dorénavant souvent l'avertissement «proscrit dans la communication écrite».

J'ai ensuite comparé le contenu des deux éditions à l'aide d'un échantillon de 5% ( $\pm$  65 pages), choisi au hasard. Cet échantillon aurait dû être doublé pour être considéré comme représentatif. Chacune des entrées contenant une marque d'usage a été consignée avec sa marque, sa définition, etc. afin de faciliter la comparaison. Les mêmes entrées ont été traitées pour chacune des éditions.

Les résultats confirment nos intuitions: les marques de société et les anglicismes sont plus nombreux, alors que les autres marques d'usage (*France, vieilli, vieux, rare, plaisant, didactique, littéraire, etc.*) demeurent pratiquement inchangées.

Les correctifs apportés remettent peut-être en question la «prise d'opposition» sur le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*.

O

Service fort intéressant pour les Européens que celui offert par Translatel: la téléinterprétation. Que votre interlocuteur téléphonique fasse partie de l'Europe des Douze ou qu'il soit à Tombouctou, Kuala Lumpur ou Beijing, vous pouvez lui parler en direct avec l'assistance d'un interprète. Les deux interlocuteurs peuvent ainsi discuter dans leur langue maternelle, l'interprétation assurant la passerelle entre les deux cultures. Beau, bon et cher: 22,50 FF à 40 FF [5\$ à 9\$] la minute selon la paire de langues en présence. Translatel appartient à Eucom, elle-même propriété à parts égales de Deutsche Telekom et France Télécom. [d'après *Messages*, nO426, août 1993]

O

«*I beg your pardon?*» Plus de 32 millions d'Américains, soit l'équivalent, à peu de choses près, de la population canadienne, considèrent l'anglais comme leur langue seconde. Français, cajun et créole sont les seules variétés de la francophonie désignées comme langues premières. On peut donc se demander si le géant AT&T

a en tête les Américains ou les touristes quand il annonce son service vocal *Teleticket?* La carte d'appel du même nom donne accès aux services téléphoniques dans un choix de huit langues. L'accès à un interprète fait partie des services offerts. [d'après *Le Devoir*, 16 novembre 1993, et *Entreprises et Télécommunication*, octobre-novembre 1992]

O

Vous connaissez le *Dictionnaire explicatif combinatoire du français contemporain?* Les chances sont minces si vous ne vous intéressez pas à la théorie lexicographique. En effet, ses auteurs ont volontairement écarté toute ambition commerciale pour créer le dictionnaire «parfait.» du point de vue théorique.

Le concept est donc plutôt particulier. Ce n'est pas exactement le prototype du dictionnaire pour enfants. Non, il ne possède pas de planches en couleur.

L'ouvrage étonne au premier chef par son apparente complexité et par sa ressemblance avec les notes d'un cours de Math 203.

Prenons au hasard une définition, celle de «promesse», nJ.

Sens 1. *Promesse de X à Z de y =* Communication de X à Z que X est certain qu'il y aura un événement (lié à) Y souhaitable à Z et que X s'engage à causer Y [= So ou S2c(*promettre* I)].

Pour chaque entrée, l'ouvrage présente toutes les façons possibles de réaliser, dans une phrase, les actants (X, Y et Z dans notre exemple). Les cooccurrents lexicaux de l'entrée sont également indiqués.

Si la lecture des préfaces de dictionnaire vous ennuie, abandonnez tout de suite. L'interprétation des articles du dictionnaire est impossible sans qu'on se réfère constamment aux quelque 45 pages de présentation.

Cela dit, l'ouvrage est remarquable par son objectivité, sa systématisation, son approche scientifique et complète.

Ce qui signifie aussi qu'à peine quelques centaines d'entrées, publiées en trois volumes, ont été définies dans la dernière décennie.

Réflexion faite, c'est sans doute le dico à offrir à votre ordinateur. •

Jean Quirion

## Échappées sur le futur

- 15-16 avril 1994, Toronto (Ontario, Canada) - **Congrès annuel** de l'Association des traducteurs et interprètes de l'Ontario. Thème: **Virages/Turning Points**. Renseignements: ATIO, 1, rue Nicholas, bureau 1402, Ottawa (Ontario) K1N 7B7, Canada. Téléphone: (613) 241-2846; télécopie: (613) 241-4098.
- 15-16 avril 1994, Cologne (Allemagne) - Deutscher Terminologie-Tag. Symposium: **Terminologie** als Produktivitätsfaktor **in volkswirtschaftlicher** und betriebswirtschaftlicher Sicht. Information: Ursula Reisen, An der Alten Post 18, 50859 Köln, Deutschland. Tel und Fax: 49 221 22 34/7 68 26.
- Mai 1994, Banff (Alberta, Canada) - 3<sup>e</sup> Congrès du Conseil des traducteurs et interprètes du Canada. Thème: La traduction à l'heure de la mondialisation/Translation **in** the Global Village. Renseignements: CTIC, 1, rue Nicholas, bureau 1402, Ottawa (Ontario) K1N 7B7, Canada. Téléphone: (613) 562-0379; télécopie: (613) 233-7473. Renseignements: est du Canada - Julien Marquis (416) 327-2715; ouest et nord du Canada - Katherine Aerts (403) 294-2°45, Nicole Giguère (403) 228-4941.
- 25-27 août 1994, Turku (Finlande) - International Conference on Interpretation co-organized by the Schools of Translation and Interpretation Studies in Turku, Finland; Paris, France - ISIT; and Trieste, Italy.
- 30 septembre 1994, Montréal (Québec, Canada) - Congrès de la Corporation professionnelle des traducteurs et interprètes **agrées** du Québec. Thème: La formation en milieu de travail.

Renseignements: CPTIAQ, 1140, boul. de Maisonneuve Ouest, bureau 1060, Montréal (Québec) H3A 1M8, Canada. Téléphone: (514) 848-4411; télécopie: (514) 845-9903.

• 12-16 octobre 1994, Austin (Texas, É.-V.) - Annual Conference of the American Translators Association (ATA). Information: The American Translators Association, 1735 Jefferson Davis Highway, Suite 903, Alexandria, VA 22202-3413, USA. Telephone: (703) 412-1500; fax: (703) 412-1501.

• 19-22 avril 1995, Maastricht (Pays-Bas) - Maastricht Session of the 2nd International Maastricht-Lôdz Duo Colloquium on "Translation and **Meaning**". Information: Dr. Marcel Thelen, Rijkshogeschool Maastricht, Faculty of Translation and Interpreting, P.O.B. 964, 6200 AZ Maastricht, The Netherlands. Telephone: 31 434 6664°, 31 434 66471 (direct line); fax: 31 434 66649-

• Mai 1995, Acapulco (Mexique) - 4<sup>e</sup> Congrès du Centre régional nord-américain de la **Fédération** internationale des traducteurs.

• 1<sup>er</sup>-3 juin 1995, Toronto (Ontario, Canada) - International Conference for Community Interpreters jointly organized by the University of Ottawa, the Alberta Vocational College of Edmonton, the Vancouver Community College, the London Cultural Interpreter Service and the Ministry of Citizenship of Ontario. Information: Dr. Brian Harris, Director of the School of Translation and Interpretation, University of Ottawa, P.O. Box 450, Station A, Ottawa, Ontario K1N 6N5, Canada.

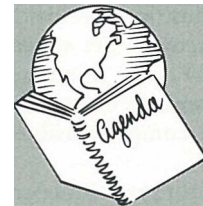
Telephone: (613) 564-2346; fax: (613) 564-2959.

• 8-12 novembre 1995, Nashville (Tennessee, É.-U.) - Annual Conference of the American Translators Association (ATA). Information: The American Translators Association, 1735 Jefferson Davis Highway, Suite 903, Alexandria, VA 22202-3413, USA. Telephone: (703) 412-1500; fax: (703) 412-1501.

• Février 1996, Melbourne (Australie) - XIV<sup>e</sup> Congrès mondial de la Fédération internationale des **traducteurs** (FIT).

• 4-9 août 1996, Jyväskylä (Finlande) - 14<sup>th</sup> World Congress of the International Association of Applied Linguistics (AILA). Information: Prof. Kari Sajavaara, Department of English, University of Jyväskylä, SF-40100, Jyväskylä, Finland.

• 30 octobre - 3 novembre 1996, Colorado Springs (Colorado, É.-O.) - Annual Conference of the American Translators **Association** (ATA). Information: The American Translators Association, 1735 Jefferson Davis Highway, Suite 903, Alexandria, VA 22202-3413, USA. Telephone: (703) 412-1500; fax: (703) 412-1501.



- Mise en page et graphiques
- Traitement de texte
- Correction d'épreuves
- Modem

Louise Roux

Tél. : (514) 728-0270

4050, boul. Rosemont, app. 307, Montréal (Québec) H1X 1M4

A V O C A T S

Me Charles Derome

Derome Rouillier Joyal

935, boulevard St-Joseph est, Montréal, Qc H2J 1K7  
Téléphone: (514) 272-2930 Télécopieur: (514) 272-3869

## Des acronymes à toutes les sauces

**À l'heure où les acronymes semblent vouloir céder leur place aux marques de commerce dans la stratégie de communication des entreprises, on s'interroge sur leur fonction première: simplifier les réalités complexes ou les masquer?**

**C'**ÉTAIT, croyais-je de prime abord, **une** activité de vacances comme **une** autre: le Salon de l'aviation de Paris. On ne peut pas dire qu'il y pleuvait des Airbus et autres douilllets appareils de l'univers civil. En revanche, il ne fallait pas être «la tête à Papineau» pour réaliser que les vedettes du spectacle, des engins de guerre on ne peut plus sophistiqués, déversaient sans doute des missiles sur une ville d'Mrique ou du Moyen-Orient au moment même où nous les observions béatement en sirotant un Perrier. Or, cette perspective ne semblait pas troubler grand monde dans l'assistance. Ici et ailleurs: deux réalités sans aucun lien.

Ne tirez pas!

Une bonne amie, informaticienne dans le militaire, m'expliqua par la suite le caractère intentionnel de cette distanciation. Bien des gens, prétendait-elle, doivent se protéger contre l'impitoyable réalité de l'industrie, voire perdre de vue la fonction première des systèmes qu'ils conçoivent. D'où le foisonnement de sigles et d'acronymes, dont ils parsèment leur discours, compréhensible pour les seuls initiés.

Cette étonnante pudeur semble d'ailleurs avoir débordé les frontières du militaire. Dans l'exemple suivant, elle se manifeste en force chez un consultant en qualité totale décrivant les activités d'un de ses clients :

*Thiokol is a major producer of solid propulsion systems, ordnance and composite products for the space and defense industries, and high technology, proprietary fastening systems. The company makes the solid rocket boosters for the Space Shuttle, as well as the Navy's D-S ICBM, which is housed and fired from U.S. nuclear submarines.*

Un seul acronyme, hors sujet et non explicité, dans une phrase par ailleurs renversante de spécificité. Cela va à l'encontre des

règles les plus élémentaires de rédaction. Pourquoi? Pour ne pas nous dire «en pleine face» que son client fabrique des missiles...

Ne coupez pas!

Même dans le quotidien des populations les plus prospères, il ne manque pas de mauvaises nouvelles à dissimuler sous d'anonymes séries de chiffres ou des majuscules. Le soin que nous mettons à rendre ces contrariétés linguistiquement indolores tient parfois du cocasse. Par exemple, à ses mauvais débiteurs incorrigibles, Bell Canada réserve le traitement «IOIC» (l'interruption du service!), inspiré du numéro que porte la liste des comptes en cruelle souffrance. Au fil des ans, cette banale désignation administrative s'est dotée d'une délicieuse souplesse,

servant notamment de verbe en anglais : *Mr. Brown was IOICd*. Faute d'explication, on pourrait presque croire à un rite honorifique, genre de *bar mitzvah* par fil téléphonique interposé!

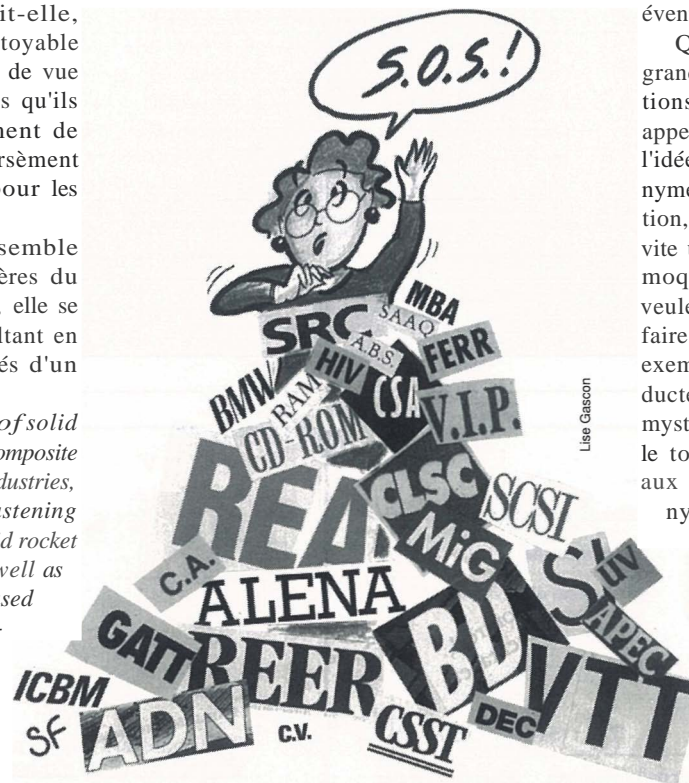
Vendez!

Autre facteur de popularisation des acronymes dans toutes sortes de domaines : ils rendent plus accessibles des désignations de produits, systèmes ou services aussi démesurément arides qu'extensibles. Un exemple récent: le projet d'autoroute électronique UBI championné par Vidéotron. Heureux les oiseaux rares qui retiendront «universalité, bidirectionnalité, interactivité»; en fait, heureux les promoteurs du projet si quiconque se rappelle la désignation ou l'acronyme, ni l'un ni l'autre n'ayant beaucoup d'attrait spontané pour les éventuels clients.

Quelle tristesse que de lancer en grande pompe sur le marché des innovations extraordinaires sous l'assommante appellation de ZTWP ou de K374! D'où l'idée de miser sur l'autonomie des acronymes : plus pratiques que leur explicitation, bon nombre d'entre eux acquièrent vite une autonomie totale. On finit par se moquer éperdument de savoir ce qu'ils veulent dire... jusqu'au jour où il faut les faire passer dans une autre langue, par exemple. C'est ainsi qu'un collègue traducteur, aux prises avec un texte truffé de mystérieux «DNA», dut récemment faire le tour de son entreprise pour remonter aux sources... et apprendre que l'acronyme signifiait rien de moins que *do not abbreviate!*

L'épisode en dit long sur le besoin d'offrir des acronymes non seulement réducteurs, mais

1. Comme on le dirait en langue juridique ampoulée, les termes «sigles» et «acronymes» nonobstant leur champ sémantique différent, seront conceptuellement amalgamés sous la désignation collective «acronymes» aux fins des présentes.



intrinsèquement accrocheurs. Finie la facilité de rabouter les premières lettres de chaque mot sans égard au résultat. De l'ensemble d'une désignation, on extrait plutôt les lettres dont l'agencement donne l'effet maximal, tant pour la forme que pour le fond (c'est-à-dire pour l'aptitude à faire comprendre sommairement ce dont on parle).

#### Et pourquoi pas inverser la logique?

Mieux encore, on peut carrément partir d'un acronyme et en créer de toutes pièces l'explicitation. C'est ce qu'ont fait des préposés du service de Bell lorsqu'on leur a proposé, dans le cadre d'un concours, de trouver un nom à cette nouvelle application vantée par Benoît Brière à la télévision: FRIC. Les participants au concours savaient qu'il fallait transmettre au premier coup d'œil la notion d'économies, d'où le recours à des termes «financiers», argotiques au besoin. De FRIC, on en est venu à «frais réduits d'interurbain pour nos clients». Un succès de simplicité et de pertinence, qui allait bientôt en inspirer d'autres : par exemple, pour désigner le répertoire informatisé de tous les produits

et services de l'entreprise, accessible en un clin d'œil par les représentants auprès de la clientèle, on est parti de PRESTO (notion de rapidité) pour arriver à «produits et services de tous ordres». Même principe pour l'anglais, où ASAP a donné naissance à *All our Services and Products*.

#### Table rase

Pour les espèces faibles, darwinisme oblige, évolution et anéantissement vont de pair. C'est ainsi qu'à vouloir rendre plus comestibles les acronymes rébarbatifs (les tarés de l'espèce?) on semble vouloir carrément les reléguer aux oubliettes. En témoigne la réflexion amorcée un peu partout sur les marques, le *branding* dans son sens le plus large. Voyant leurs clients sollicités de toutes parts et quelque peu étourdis par la variété, des entreprises misent de plus en plus sur la puissance du nom complet, simple, synthétique. Selon de récentes analyses publicitaires, le jeu en vaut largement la chandelle pour Bell Canada. En effet, le télécommunicateur nous offre maintenant sous l'éloquente et chaque jour plus notoire appellation AVANTAGE une panoplie de forfaits

interurbains stratégiques, naguère encore dénués d'uniformité terminologique et exploitant souvent des acronymes, anglais de surcroît. Une victoire médiatique et financière immédiate (tarifs aidant aussi, comme on s'en doute).

#### Mais le jour de la revanche approche!

Les acronymes seraient donc un virus en voie d'extinction? Méfiez-vous! En effet, on apprendait récemment qu'un hôpital d'Edmonton, pour arrondir ses fins de mois, venait de lancer sur le marché de l'alimentation sa propre marque de sauce à spaghetti. La notoriété présentant plus d'inconvénients que d'avantages dans ce cas, il était précisé que le nom de l'hôpital ne figure nulle part sur l'étiquette; mais quelle occasion rêvée de mystifier les consommateurs avec un nouvel acronyme choc, du genre «SPAGTON», histoire de nous faire acheter par inadvertance cette apocalyptique mitonnée... On ne l'aura jamais si bien dit : le secret est dans la sauce! •

Véronique Décarie  
Bell Canada



## DALE-PARIZEAU VEILLE À VOS INTÉRÊTS

# C'EST SIGNIFICATIF!

Pour vous, traducteurs et interprètes, votre sécurité c'est significatif. C'est pourquoi votre corporation professionnelle, en accord avec Dale-Parizeau, a conjugué trois programmes d'assurance-groupe dont

DUO auto-habitation  
TRIO commercial  
Les «SUR MESURES»

se traduisant, pour vous, par une plus grande tranquillité d'esprit.

Nous savons combien il est juste et sensé de bien comprendre ses protections. Au même titre que vous, Dale-Parizeau a mis la même rigueur, dans un langage clair, à vous préparer un programme s'accordant à vos besoins. Dans nos domaines respectifs, nous ne laissons rien au hasard qui ne laisserait pas nos clients littéralement bien protégés.

Avec plus de 700 professionnels qui s'affairent à vous servir, Dale-Parizeau est le plus grand spécialiste en assurance-groupe au Québec.

En un mot, c'est «significatif» de constater combien de traducteurs et interprètes font appel aux connaissances de Dale-Parizeau, en matière **d'assurances.**

#### **Dale-Parizeau inc.** courtiers d'assurances

1140 boul. de Maisonneuve Ouest, Montréal, (Québec) H3A 3H1

**(514) 282-1112 ou 1 800361-8715** sans frais

Assurances: automobile, habitation, commerciale, de personnes

## Martin Luther : répandre la Parole dans la langue du peuple

**La traduction de la Bible en allemand fait de Martin Luther le pionnier de la Réforme et le créateur d'un des monuments de la langue allemande.**

par Daniel Pourchot

LA RENAISSANCE est caractérisée par l'intérêt intense qu'érudits et humanistes vouent à la culture de l'Antiquité, notamment au patrimoine littéraire classique. Il s'agit d'abord pour eux de retrouver le plus grand nombre de manuscrits portant l'œuvre d'auteurs anciens, grecs ou latins, afin d'en préparer une édition critique qui, pense-t-on, restaurera la forme et le sens des originaux. Le produit de ces recherches est ensuite confié à l'imprimerie, d'invention encore récente, qui l'emporte de loin sur le labeur des moines copistes et glossateurs en ce qu'elle fixe une fois pour toutes le texte restauré et en assure une bien plus large diffusion au profit des lettrés.

La Bible profitera de ces efforts non seulement parce que, pour les humanistes, elle fait aussi partie du trésor de la littérature antique, mais surtout parce que, dans cette société de chrétienté, elle demeure « le Livre » par excellence.

Martin Luther (1483-1546), pionnier de la Réforme, tout imprégné qu'il ait été de culture médiévale, subit l'influence de l'humanisme dont il tirera le meilleur parti, notamment lorsqu'il mènera à bien l'énorme entreprise de la traduction inté-



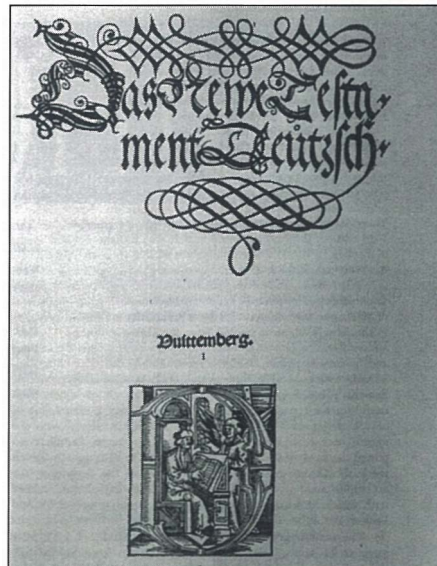
Martin Luther par Lucas Cranach, 1532

grale de la Bible en langue allemande.

Ses motivations sont d'ordre spirituel, théologique, pédagogique. Moine, docteur ès Écritures Saintes et professeur à l'Université de Wittenberg, c'est une lecture assidue, fervente de la Bible qui fournit la réponse à la question de son angoisse existentielle : « Que dois-je faire pour être sauvé? »

L'œuvre qui s'élabore à partir de cette découverte est assise sur trois piliers qui la résument : c'est par la seule grâce de Dieu que

l'homme est sauvé; cette grâce, il la reçoit par le moyen de la foi seule. Et si on lui



Page frontispice du Nouveau Testament, Wittenberg, septembre 1522.

demande sur quelle autorité il fonde ces affirmations, Luther répond: sur l'autorité de l'Écriture seule.

Désormais, et dans les conflits qui vont l'opposer aux champions de la Scolastique ou de l'Institution traditionnelle, pour Luther, l'Écriture devient le premier et l'ultime recours, l'expression de la Vérité, l'autorité suprême devant laquelle toutes les autres devront s'incliner.

Encore faut-il bien la connaître, cette Parole où Dieu se révèle Sauveur, avoir un accès sûr à son sens. Or, la version latine officielle de la Bible, dite Vulgate, œuvre de Saint-Jérôme (347-420), comporte des faiblesses, sinon des erreurs. C'est pourquoi le grand humaniste Érasme a publié une édition critique du Nouveau Testament en sa langue originale, le grec. Luther va donc acquérir la maîtrise du grec et de l'hébreu, afin d'entendre plus directement les auteurs inspirés des Ancien et Nouveau Testaments.

### Rendre la Parole accessible

À cette époque, comme aujourd'hui, rares sont ceux qui entendent le grec ou l'hébreu, sans parler même du latin. Or, Luther, théologien mais aussi pasteur, veut que tous aient directement accès à la Parole salvatrice dans sa forme écrite. Que tous soient éclairés et transformés par le Verbe libérateur, comme lui-même l'a été. C'est donc vers 1521 qu'il pense à produire une version allemande de la Bible. Celle-ci avait fait l'objet de plusieurs traductions en allemand auparavant, mais il s'agissait de traductions littérales de la Vulgate latine, dont certaines avaient été imprimées. Toutes ces versions deviendront caduques dès que la Bible de Luther sera publiée.

C'est à un des moments les plus critiques de son existence que Luther s'attelle à cette tâche. Il vient d'être excommunié et mis au ban de l'Empire. L'Électeur de Saxe qui le protège l'accueille en son château de la Wartburg au cœur de la forêt de Thuringe. C'est dans le calme relatif de ce refuge que Luther entreprend la traduction du Nouveau Testament, qu'il achèvera en moins de quatre mois! Dès septembre 1522, Melchior Lotther de Wittenberg en imprime la première édition, rapidement suivie de plusieurs autres.

Revenu à Wittenberg, Luther s'attaque à l'Ancien Testament, dont les premières parties sont publiées dès 1523, tandis que la Bible complète, y compris les livres

Daniel Pourchot est détenteur d'un doctorat en histoire de la Sorbonne et enseigne à la Faculté de rhéologie de l'Université de Montréal.

apocryphes, paraît en 1534 par les soins de l'imprimeur de Wittenberg Hans Lufft.

Dans cette entreprise, Luther, tout en demeurant le maître d'œuvre, invoque les conseils et l'aide de collègues composant une sorte de comité de rédaction : Melancthon, l'helléniste, Bugenhagen - lui-même plus tard auteur d'une version en bas-allemand - , Jonas, Cruciger, Amsdorf et Aurogallus, l'hébraïsant.

Qu'est-ce qui distingue la Bible de Luther des versions allemandes l'ayant précédée? Comment expliquer l'accueil enthousiaste accordé à l'ouvrage?

### **Naissance des principes modernes de la traduction**

D'abord, sa traduction part de textes grecs et hébraïques originaux, non de leur traduction latine, la Vulgate. C'est l'édition du texte grec d'Érasme, de 1519, qui sert pour la traduction en allemand du Nouveau Testament, tandis que, pour l'Ancien Testament, Luther opte pour le texte hébreu de Brescia, de 1494. Les nombreuses retouches apportées aux édi-

tions successives de la Bible allemande témoignent du zèle du traducteur et de ses collaborateurs, qui cherchent toujours à rendre aussi fidèlement que possible le sens de l'original.

Ensuite, Luther évite le mot à mot, la traduction quasi mécanique des textes grecs ou hébreux. Il s'efforce plutôt de les refondre, pour que sa version respecte la pensée et l'expression allemandes. Il veut écrire, comme il le dit, «en allemand pur et clair» accessible au lecteur. Luther est le premier à imaginer et à appliquer les principes modernes de la traduction. Ce qui le conduit même à changer des termes exotiques relatifs aux plantes, aux animaux ou aux armes, pour des expressions plus familières au lecteur allemand : le chacal devient un renard, le térébinthe, un chêne.

Ainsi la Bible de Luther connaît-elle un immense succès de librairie et demeure la version dont on use aujourd'hui encore pour l'instruction des fidèles, dans les églises de langue allemande. Elle constitue le monument littéraire de base pour l'alle-

mand classique, ou «Hoch Deutsch», hommage que lui ont rendu les plus célèbres écrivains allemands, dont Goethe.

Traduire la Bible dans la langue du peuple est une réalisation marquante mais, à une époque où un cinquième de la population est capable de lire, insuffisante. Luther et ses associés en sont conscients. Un projet pédagogique révolutionnaire se greffera donc à l'œuvre. Dans de multiples lettres ou interventions auprès des autorités civiles, princes ou conseils municipaux, Luther conseille, sinon exige, la création d'institutions d'enseignement de tous les niveaux où enfants et adolescents puissent recevoir une éducation générale dans l'esprit humaniste. Au profit des adultes, les Réformateurs allemands mettent en place un véritable système d'éducation permanente, offrant conférences et cours en une variété de disciplines. Leur œuvre pédagogique est la suite indissociable d'une entreprise de traduction tout entière animée par la volonté de donner un sens à la vie. •



**DPLU**

## *Vient de paraître* **Dictionnaire d'informatique**

**IBM** MD

IBM Canada Liée est heureuse de vous présenter le **Dictionnaire d'informatique**, version bilingue du **IBM Dictionary of Computing** publié par IBM Corporation.

### **Toute l'informatique démythifiée et francisée!**

Traducteurs, terminologues, informaticiens, utilisateurs de matériel et de logiciels et lecteurs avertis trouveront dans ses quelque 675 pages des renseignements précieux qui les aideront à mieux cerner les concepts et à trouver le terme juste en français.

### **Une nomenclature imposante**

Environ 17 000 entrées traitant de la grande et petite informatique, de la bureautique, des télécommunications et des technologies propres aux produits logiciels et matériels IBM.

### **Un traitement riche**

Des définitions anglaises d'une grande précision. un découpage polysémique favorisant un choix optimal de l'équivalent français et un système de renvoi efficace et facile à utiliser.

### **Deux ouvrages en yn!**

Sous une même couverture, un dictionnaire anglais avec définitions anglaises combiné à un lexique anglais-français: un concept original!

**wide area network (WAN).** (1) A network that provides communication services to a geographic area larger than that served by a local area network or a metropolitan area network, and that may use or provide public communication facilities. (T) (2) A data communications network designed to serve an area of hundreds or thousands of miles; for example, public and private packet-switching networks, and national telephone networks. Contrast with local area network (LAN).

**grand réseau (WAN)**  
réseau longue distance

Pour commander le **Dictionnaire d'informatique IBM**, faites parvenir un chèque au montant de 80,20 \$ (74,95 + TPS 5,24) à l'ordre de DPLU inc.

Nom: .....

Adresse: .....

Ville: .....

Province .....Code postal.....

DPLU Diffusion et Promotion du Livre Universitaire  
51 65, rue Sherbrooke ouest, bureau 112

Montréal (Québec) H4A 1T6  
Téléphone: (514) 484-3940 • Télécopieur: (514) 484-9325



**DPLU**

# Des revues

Chronique dirigée par Bruce Knowlden

Il semble que le nombre de revues qui sortent bien aux dates et dans les délais prévus soient rares, et la moisson de Noël a été maigre... On ne nous en voudra pas, j'espère.

O

**Language International** (5,5) consacre un certain nombre de pages à la terminologie, à l'interprétation et à la traduction.

On nous apprend que la revue de l'Association française de terminologie et langues spécialisées contient le rapport détaillé d'une enquête importante sur les problèmes de terminologie auxquels les traducteurs et rédacteurs techniques ont à faire face en France. De plus, nous apprenons que STEN (*Standardized Terminology Exchanges Network*) a été mis sur pied en Autriche, à Vienne, pour éviter les problèmes suscités par les «failures of communication and harmonization [which] lead to much duplication of effort and terminological variation.»

À propos de la traduction, signalons un article de Raynald Adams, «*Is translating a criminal act?*», traitant des incidences, sur les traducteurs, de traductions effectuées dans certains pays (prison, brimades, perte de droits civiques, etc.); on y trouve également un profil de Daniel Gouadec, professeur à l'Université de Rennes, bien connu pour ses ouvrages sur la traduction, ainsi que le compte rendu détaillé du Congrès 1993 de la FIT.

O

**Terminogramme** (1993, 69) nous offre un long article intitulé «Réflexions sur la difficulté de la recherche terminologique dans une société de traduction», signé Pierre Bouchard et Robert Globensky, tous deux de l'Office de la langue française. Les auteurs passent en revue l'histoire de la terminologie, ses aspects socio-historico-politiques au Québec et les difficultés que rencontre notre «société de traduction», et cela tout en posant les limites de la terminologie : celles de la gestion de la nouveauté terminologique, celles du perpétuel recommencement, les limites du langage par la «babélisation» et celles qui proviennent des niveaux de langue. Ils concluent de façon assez pessimiste : défi, oui, mais défi «peut-être démesuré». Pour eux, le français est toujours une langue menacée en Amérique du Nord, et ils formulent le souhait «de voir rayonner la terminologie, en dehors de tout contexte législatif».

O

## Language International

# LE LANGAGE ET L'HOMME CONTRASTES

**Babel** (39,2) présente des articles assez techniques sur la traduction littéraire. L'un de ceux-ci, «*A Pragmatic Stylistic Aspect of Literary Translation*», dont les quatre auteurs sont L. Hickey, R. Larès, H. Loya Gomez et A. Gil de Carrasco, peut avoir son intérêt pour nos traducteurs littéraires, mais sa bibliographie montre bien les orientations philosophiques des auteurs. **Babel** nous renseigne aussi sur la vie de la FIT. On y signale par ailleurs l'ouvrage de Claude Demanueli et Jean Demanueli : *Lire et traduire: anglais < > français* (Paris, Masson, 1991), qui s'appuie sur les théories de Gouadec.

O

Dans **Le Langage et l'homme** (29,2-3), on peut trouver entre autres un article de Allal Assaï, «Synonymie et vocabulaires spécialisés», et un article de Véronique Décarie sur «Le sous-titrage en contexte québécois : à la défense de l'original»; l'auteure conclut à la nécessité d'utiliser de ce procédé que les cinéastes montréalais semblent préférer au doublage.

O

**Contrastes** (1991, 20-21) contient des articles sur des thèmes très variés. Le premier porte sur les études en traduction et la planification des bibliothèques, par rapport à la recherche en traduction. Christine Durieux, de l'ESIT, se demande «Les langues ont-elles une longueur?», article qui s'appuie sur de nombreux exemples.

Dorothy Nakos (Université Laval) traite, dans le cadre des études comparées de l'anglais et du français, des syntagmes terminologiques dans le domaine de l'informatique.

O

Dans **T.A.L.** (traitement automatique des langues) (33,1-2), Jacqueline Léon, Christian Boitet et Maurice Gross consacrent chacun un article à la TA, le dernier présentant «une vision personnelle de l'histoire de la Traduction Automatique et son état présent». Il propose des voies de recherche future, suivies de notes et références d'usage qui constituent une bibliographie intéressante.

O

Parlons enfin de **META** (38,4), un numéro spécial consacré au JE du traducteur. La première partie et le bloc-notes sont faits d'articles ou de notes de traducteurs qui nous font part de leur cheminement et de l'angle sous lequel ils envisagent leur carrière.

En deuxième partie, Jacques Le Thuillier et Monique C. Cormier donnent la suite d'un article sur la «Terminologie comparée anglais-français de la vision par ordinateur et des sujets connexes», Nazam Halaoui traite de la néologie terminologique dans les langues africaines, et une dizaine de pages sont consacrées à des comptes rendus divers. •

Solange Vouvé  
Université Laval



Vous lisez régulièrement une revue savante, un magazine d'actualité dans le domaine de la traductique ou un bulletin professionnel? En français, en anglais, en espagnol ou dans toute autre langue? Partagez le fruit de vos lectures avec vos collègues en collaborant à la chronique «Des revues». Avec une ou deux recensions par personne, nous aurions une moisson abondante. Communiquez avec Bruce Knowlden au (514) 283-6373 (bureau) ou au (514) 276-0800 (domicile).

---

# Silhouette

---

Chronique dirigée par Michel Buttiens

---

## Elle triomphe sur deux tableaux



**L'année 1993 se serait vraiment terminée en beauté pour Michèle Marineau si elle avait été traduite...**

**J**E NE la connais que depuis cinq ans, alors que j'ai découvert que nous œuvrions toutes les deux sur le même terrain et que nous étions, en somme, des rivales aux affinités hallucinantes.

Notre rencontre a été tout à fait fortuite. Communication-Jeunesse pendant la crémaillère boulevard Saint-Laurent, et un groupe épanoui dont j'étais trinquait, au milieu des albums et des affiches colorées, aux quinze ans de cette association vouée à la promotion du livre québécois pour la jeunesse. Et voilà que s'approche de moi une mince créature, de sombre vêtue - contenance modeste, passion intérieure illuminant le sourire: j'ai aussitôt pensé, allez donc savoir pourquoi, à Jane Eyre - , qui me dit m'avoir lue dans sa prime jeunesse en se disant qu'elle aussi écrirait, un Jour.

### **1993: l'année Michèle Marineau**

Au Québec, plusieurs prix importants couronnent, chaque année, les meilleurs livres produits ici pour les adolescents. Il y a le Prix du Gouverneur général, le Alvine-Bélisle et le tout nouveau Brive/Montréal. L'année dernière, Michèle Marineau les a

raRés les uns après les autres comme en se jouant. Seul le prix Christie lui a échappé, mais elle s'était rendue en finale, l'année d'avant, avec le même roman.

Ce succès exceptionnel n'est pas entièrement nouveau pour elle. Son premier roman pour la jeunesse, *Cassiopée ou l'été polonais* a décroché non seulement le Prix du Gouverneur général en 1988, mais, en plus, la première place du club de lecture *Livromanie* (le jugement des jeunes lecteurs).

«Écrire, avouera-t-elle, n'est pourtant pas la voie dans laquelle je m'étais d'abord engagée.» Études universitaires en médecine. En histoire de l'art. «J'étais curieuse, dira-t-elle, j'avais le goût de toucher à tout, de vivre cent vies.»

Elle a d'abord travaillé une dizaine d'années comme réviseuse pigiste pour des maisons d'édition. «Quand je suis devenue réviseuse, dit-elle, j'ai su que ma vie professionnelle allait se faire dans les livres.»

La révision, pourtant, lui a vite pesé. «Limitante, frustrante, semée de textes mal foutus.» C'est alors qu'elle entreprend de suivre, par les soirs et ce, pen-

dant cinq longues années, des cours de traduction à l'Université de Montréal. Elle y décroche deux certificats : sésame d'une orientation qui, au bout du compte, ne la comble pas comme elle l'espérait.

Les mots qu'elle traduit, elle découvre qu'elle souhaite les écrire; ils se bousculent. Elle sait maintenant où elle veut aller et accouche, avant peu, d'un livre éblouissant pour les adolescents, *Cassiopée ou l'été polonais*, puis de *L'Été des baleines*, de *L'Homme du Cheshire* et enfin de *La Route de Chlifa*, le diamant de sa constellation.

Ça, dirait Gilles Vigneault, c'était pour l'écriture.

Devenue auteure prolifique, Michèle Marineau poursuit toutefois ses activités de traductrice. Lassée des traductions techniques, elle propose à Québec/Amérique, l'éditeur qui la publie, de traduire *The Baby Project*, de Sarah Ellis qui, sous sa plume, deviendra *Quelque temps dans la vie de Jessica*. Pour elle, il s'agit là d'un exercice de style enrichissant, qu'elle entreprend «pour le pur plaisir de la langue», ne s'y sentant pas remise en question comme avec ses propres textes. Elle fait sa marque comme finaliste au Prix John-Glassco 1990, puis comme finaliste également au Prix du Gouverneur général - traduction en 1991 pour *On the Shore (Sur le rivage)*, de Lucy Maud Montgomery et en 1992 pour *Magic for*

Marigold (*Le monde merveilleux de Marigold*), de la même auteure, avec qui, comme moi, elle se sent des affinités.

Ça, ajoutait Vigneault, c'était pour la traduction littéraire.

Nous n'avons ni l'une ni l'autre obtenue la pièce maîtresse de Lucy Maud Montgomery, *Anne of Green Gables*, mais nous avons (moi, avec les trois tomes d'*Émilie de la Nouvelle Lune*; elle, avec *Marigold*, *Kilmeny* et deux forts volumes

de nouvelles), fréquenté les mêmes fotêts, connu les mêmes elfes et sué sur des phrases-paragraphes pleines de descriptions fleuries dans lesquelles nous aurions volontiers sabré mais qui touchaient en nous les mêmes fibres secrètes.

Nous occupons le même espace; elle me fait de l'ombre et, plutôt que de lui arracher les yeux - qu'elle a fort beaux - j'ai le goût de l'embrasser et de lui dire: Bravo! Il faut avouer qu'elle est dia-

blement attachante, même si elle vient tout juste d'obtenir le Lucy Maud que je convoitais et qu'elle triomphe dans des concours où ma *Sylvette sous la tente bleue* était en lice. C'est la vie.

Michèle Marineau traduit.  
Mais est-elle traduite?

Oui, bien sûr qu'elle l'est. En suédois. En espagnol. En catalan. En basque. Mais l'est-elle en anglais, l'une des deux langues officielles de son pays? Si étonnant que ça puisse paraître: non, elle ne l'est pas.

Tous les livres couronnés au Canada par des prix prestigieux devraient - ça tombe sous le sens - être traduits d'office dans l'autre langue officielle du pays. Dans l'état actuel des choses, c'est au petit bonheur la chance. Les livres qui ont été poussés par des éditeurs, des auteurs ou des traducteurs énergiques, qui savent à quelle porte frapper, l'emportent sur le mérite reconnu.

Michèle Marineau, un beau cadeau

Ce que Michèle Marineau apporte aux siens, à son milieu, à ses lecteurs, ne peut se comptabiliser. C'est tissé de chaleur, d'authenticité, de magie.

Elle nous incite, de la main, de la phrase, à lui emboîter le pas sur *La Route de Chlifa*. Je l'y suis avec joie car j'ai découvert, grâce à elle, que les «âmes sœurs» existent bel et bien et que, en ce siècle de matérialisme et de scepticisme, elles représentent un cadeau précieux de la vie. Sororité, filiation, atomes crochus, qu'on appelle cela comme on voudra, j'ai, pour ma part, découvert qu'on moissonne, parfois, quand on sème, et qu'alors on peut mourir heureux. •

Paule Daveluy

## Une partie de campagne à Smoky Island

LORSQUE Madeline Stanwyck me demanda de me joindre à sa partie de campagne à Smoky Island, je n'étais guère tenté d'accepter. D'une part, la saison n'était pas assez avancée; d'autre part, il y aurait des moustiques. Un seul de ceux-ci me tient éveillé plus sûrement que le remords, et il y en a toujours des millions à Muskoka.

«Non, non, m'assura Madeline, la saison des moustiques est finie.»

Madeline dirait n'importe quoi pour parvenir à ses fins.

«La saison des moustiques n'est jamais finie à Muskoka, ripostai-je sur le ton le plus grincheux qu'il est possible de prendre en s'adressant à Madeline. Là-bas, les moustiques s'épanouissent même à une température de zéro. Et si, par quelque miracle, il n'y avait pas de moustiques, je n'ai guère envie de me faire manger tout rond par les mouches noires.»

Même Madeline ne pouvait décemment prétendre qu'il n'y aurait pas de

mouches noires, aussi revint-elle judicieusement à son attitude madelineenne.

«Viens, je t'en supplie, pour me faire plaisir, insista-t-elle d'une voix pleine de tristesse. Ce ne serait pas une vraie partie de campagne pour moi, si tu n'y étais pas, Jim chéri.»

Je suis le cousin préféré de Madeline, de vingt ans son aîné, et elle utilise le mot «chéri» quand elle veut obtenir quelque chose de quelqu'un. Ce n'est pas que Madeline... Toutefois, le sujet de cette histoire n'est pas Madeline, mais ce qui s'est passé à Smoky Island. Aucun d'entre nous ne prétend comprendre ce qui est arrivé, à l'exception du juge, qui prétend toujours tout comprendre. Mais, en fait, il n'a rien compris de plus que nous tous. Sa dernière explication est que nous avons tous été hypnotisés.

(Extrait de *Au-delà des ténèbres*, de Lucy Maud Montgomery, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1993, traduit par Michèle Marineau)



Veuillez m'abonner à *Circuit*, magazine d'information sur la langue et la communication (un an, 4 numéros: 25 \$ toutes taxes comprises, extérieur du Canada: 35 \$). Chèque ou mandat à l'ordre de « *Circuit*CPTIAQ»

nom

adresse

code postal

signature

date

**Circuit**

Corporation professionnelle des traducteurs et interprètes agréés du Québec  
1140, boul. de Maisonneuve ouest, bureau 1060, Montréal (Québec) H3A 1M8

## Voyage linguistique à travers le temps

**Un cas Rarticulier, celui de la rédaction d'histoires de cas, propres à l'École des Hautes Etudes Commerciales. Ce qui suppose des incursions dans diverses entreprises, au vocabulaire parfois très spécial. Ici, dans une communauté religieuse.**

par Joëlle Piffault

AU PROGRAMME de la maîtrise en administration des affaires, le cours de Politiques Générales d'Administration (PGA) vise à familiariser les étudiants avec les défis quotidiens que connaissent les gestionnaires à la tête d'une organisation. À l'École des HEC, la méthode des cas sert à animer le cours de PGA. Novice dans ce genre d'écriture, j'essayais de savoir à quoi ressemblait un cas. Chacun m'offrait sa définition : « la description détaillée de la réalité d'une entreprise et du vécu de ses différents gestionnaires à un moment précis..., la description du secteur d'activité de cette entreprise, de son marché, de ses concurrents... » Chose sûre, ce n'était pas une dissertation philosophique ni un essai littéraire. Le cas doit permettre aux étudiants de faire une bonne analyse car un cas, je l'apprenais enfin, était l'outil pédagogique le plus approprié mis à la disposition des professeurs pour décrire les réalités d'une entreprise. Satisfaire la curiosité des étudiants était une chose, recevoir l'approbation du président de l'entreprise, pour qu'il autorise la diffusion et l'utilisation du cas, en était une autre.

### **La communauté religieuse: une entreprise ou une organisation?**

Le cas de la Congrégation des sœurs de la Providence, créée à Montréal au siècle dernier, allait me faire découvrir que rien n'est jamais acquis en matière d'écriture. Cette communauté - par sa taille (environ 1 800 religieuses), par sa structure (différents niveaux de conseil), et par la multitude de services offerts - pouvait aisément se comparer à une grande entreprise de services. Mais là s'arrêterait la comparaison car, même si tous les services étaient financés par des oeuvres et des

fonds spéciaux, ils étaient offerts de façon bénévole dans le plus grand respect « de la justice sociale et la dignité humaine ». Aussi, les termes « entreprise » et « compagnie » ne semblaient pas appropriés. J'allais faire allusion aux budgets et aux ressources financières, car les religieuses sont très soucieuses de bien gérer leur patrimoine, mais sans fournir de rapport financier, car l'objectif du cas reposait sur la mission de la communauté, restée intacte au fil des années, et sur la nouvelle structure organisationnelle mise en place afin de maximiser des ressources financières et humaines de plus en plus rares, sans pour autant toucher à la qualité de l'aide aux démunis. Alors, peut-être le terme « organisation » était-il meilleur parce que plus général et plus neutre?

### **Un vocabulaire très précis**

Quelques exemples illustreront la relation étroite qui s'est établie avec la religieuse qui était mon porte-parole et m'a

sensibilisée aux particularités linguistiques de sa communauté.

Version initiale : «... [ce cas] décrit l'oeuvre laïque, puis religieuse qu'une Montréalaise, Émilie Tavernier, a entreprise très jeune puis continuée malgré les difficultés, les critiques et les privations jusqu'à sa mort en 1851... »

Version approuvée : « Établie comme une oeuvre laïque, la Maison de la Providence est incorporée civilement en 1841, ce qui lui assure une existence juridique. Le 25 mars 1843, l'oeuvre laïque devient la communauté religieuse de la Providence... »

Les échanges avec mon porte-parole me faisaient découvrir que la vénération portée à leur fondatrice ne devait en rien voiler la notion de communauté qui est l'essence même de la vie religieuse. Également, certains mots n'avaient pas la même signification pour les religieuses.



Émilie Tavernier Gamelin

Le deuxième exemple décrit l'aide qu'Émilie porte à Dodais, un malade mental, hébergé par son mari.

Version initiale: « Un peu avant sa mort, Jean-Baptiste Gamelin demande à sa femme de continuer à prendre soin de Dodais et de sa vieille mère en souvenir de leur amour; ce qu'elle fait avec beaucoup d'amour et d'affection. »

Version approuvée : «... ce qu'elle fait avec beaucoup de dévotion et d'affection. En fait, ce malade mental devient la pierre angulaire de l'oeuvre des aliénés dont Émilie fait une des priorités de sa vie et que les sœurs de la Providence ont continué à privilégier jusqu'à ce jour. »



Religieuse de l'Asile de la Providence, par James Duncan, 1844.

1. Sœurs de la Providence, *Nos méthodes d'intervention*, document interne.

Le terme «dévotion» m'invitait à voir la véritable relation qui unissait ces trois êtres (l'amour du couple face à la dévotion pour le malade) et le complément d'information montrait que la dévotion n'était pas le privilège d'une seule personne, mais s'adressait à tous ceux qui en avaient besoin. Le troisième exemple se rapporte à l'engagement social de la fondatrice.

Version initiale : «La maladie et la mort font partie intégrante de la vie à cette époque; aussi, Émilie trouve-t-elle dans la prière, la méditation et le recours à la Vierge des douleurs un soulagement mais surtout, elle découvre la mission que le Seigneur lui a tracée: devenir, par sa charité compatissante, la Providence de tous ceux qui souffrent et sont dans le besoin.»

Version approuvée : «... mais surtout, elle y voit une mission tracée par la main de Dieu...»

Cette femme très croyante qui ne doute pas de la présence de Dieu à ses côtés a besoin de signes extérieurs pour la confirmer dans sa vocation. Pour Émilie, devenir la Providence de ceux qui souffrent et sont dans le besoin, c'est proclamer «une présence aimante de Dieu, vigilante envers sa création, attentive aux besoins de tous...»<sup>2</sup>, mais c'est aussi tracer la voie aux futures membres de la communauté.

Le dernier exemple a trait à la relation historique des faits.

Version initiale : «Le bonheur d'Émilie ne dure que quelques années puisque son mari meurt de maladie; il lui reste ses souvenirs, un petit garçon à peine âgé d'un an et, pour la première fois, une certaine aisance financière puisque son mari lui a laissé un terrain avec une maison, un verger et une propriété.»

Version approuvée : «Le bonheur d'Émilie dans sa vie matrimoniale ne dure que quelques années puisqu'en moins de cinq ans, elle perd successivement ses deux premiers enfants et son époux. Après le décès de celui-ci, Émilie connaît une certaine aisance financière puisqu'il lui a laissé une propriété avec maison et dépendances ainsi qu'un verger.»

Ce voyage linguistique en compagnie des sœurs de la Providence a été une expérience humaine et linguistique très enrichissante. Sensibilisée à la signification et au choix des mots, j'ai pu également mettre encore plus de soin dans l'organisation de mes cas. •

2. Sœurs de la Providence, Extrait des Constitutions et règles des sœurs de la Providence approuvées par Rome en 1985, *La mission*, p. 7.

## Des techniques

Chronique dirigée par Diane Normand

# Le lexique informatisé : un autre type d'accès à la terminologie

**La petite histoire de l'informatisation de la terminologie dans un cabinet de traduction: l'adoption du logiciel Naturel facilite la tâche des traducteurs.**

NAGUÈRE, le traducteur consignait jalousement le fruit de ses laborieuses recherches sur des fiches de carton, qu'il classait dans une boîte à chaussures. Aujourd'hui, il n'a qu'à poser une question à son ordinateur, et ce dernier se charge du reste.

Simple? Loin de là! La création d'une base de données n'a rien de simple ou d'évident, comme l'illustre l'histoire qui suit.

Le personnage principal de cette histoire est un cabinet de traduction de taille moyenne. Côté technique, les traducteurs utilisent des ordinateurs IBM (ou compatibles) reliés en réseau local. Il y a quelques années, les membres du cabinet ont décidé de créer une base de données commune. Commune, en ce sens que chacun pourrait y verser ses propres découvertes tout en bénéficiant de celles des autres.

À l'époque, le cabinet utilisait Word-Perfect Library, bureau électronique comprenant, entre autres, le programme Calepin, mini-base de données conçue pour organiser, classer et consulter des renseignements.

### Un outil au service des traducteurs

Dans Calepin, les données sont d'abord saisies sur un formulaire de fiche comprenant les traditionnels champs domaine, terme, équivalent, définition, contexte ou commentaire. L'utilisateur peut en définir la taille ainsi que la présentation. Chaque champ peut contenir un maximum de 4 000 caractères. Les éléments clés peuvent ensuite être affichés sous la forme d'une liste. Au démarrage, Calepin affiche automatiquement cette



liste, chaque ligne correspondant à une entrée.

Au départ, on avait décidé de regrouper tous les termes dans un fichier de terminologie (Calepin Termes) et d'enregistrer les questions relatives aux difficultés de la langue dans un autre fichier (Calepin Langue). Après un certain temps, il est toutefois devenu évident que la base ne répondait pas aux attentes du cabinet. Les traducteurs étaient réticents à créer des fiches comprenant des champs fixes qu'ils devaient remplir. De plus, passé un certain nombre de fiches (de 500 à 1 000), le temps de recherche était beaucoup trop long.

Le cabinet a donc dû réexaminer la situation. Il y avait la possibilité d'utiliser un autre type de logiciel de gestion de base de données. Bien sûr, cette solution aurait réglé les questions de la rapidité et de l'accès, mais pas celle de la création des fiches. Il ne faut pas oublier que la base de données est avant tout un outil: elle doit être au service du traducteur, et non l'inverse. Elle doit être facile à utiliser,

Christiane Maréchal est traductrice et terminologue, ainsi que membre associée du cabinet IDEM-Traduction.

accessible et souple. Idéalement, le traducteur doit pouvoir interroger la base sans quitter son logiciel de traitement de texte. De plus, l'entrée de nouveaux termes doit être simple et rapide. Si le traducteur doit écrire sur un bout de papier les termes qu'il désire ensuite ajouter à la base, il y a de fortes chances que ceux-ci n'arrivent jamais à destination. De même, si le traducteur doit interrompre son travail pour récupérer un formulaire de fiche sur lequel il doit entrer non seulement un terme, mais également une foule d'autres renseignements, il y a fort à parier que ces fiches ne verront jamais le jour.

#### Abandonner le système de fiches

Le cabinet a donc changé d'approche et décidé que la base serait de type non structurée, c'est-à-dire qu'elle ne serait pas constituée de fiches. Le traducteur n'aurait qu'à travailler avec deux documents à l'écran : un document pour la traduction, et un document dans lequel il consignerait librement les termes et leur équivalent. Jusque-là, tout allait bien. Restait à trouver une façon rapide et simple d'avoir accès à toutes ces données. La solution: Naturel.

Naturel est un logiciel de recherche documentaire pouvant traiter des fichiers produits à l'aide de traitements de texte (WordPerfect, Word, etc.), de gestionnaires de base de données (dBase, DataEase, etc.), ou des fichiers en format ASCII. La version NaturelPLUS permet de créer un nombre illimité de bases, contenant chacune un nombre illimité de documents. De plus, Naturel peut être utilisé en réseau. La recherche se fait en langage naturel et, comme tous les termes d'une base sont indexés, la recherche est instantanée. Enfin, un logiciel comme Deskview permet d'accéder directement à Naturel sans qu'on ait à quitter le traitement de texte, à condition d'avoir un ordinateur de type 386 SX muni d'une mémoire vive de 2 Mo. Dans le cas d'un traitement de texte tournant sur Windows, il est préférable d'utiliser un ordinateur de type 486 DX 33 MHz, dont le temps d'accès au disque dur est de 12 à 15 millisecondes.

Restait à structurer le tout. Comme il n'était plus question de faire des fiches, il a été décidé que les fichiers terminologiques (lexiques) seraient regroupés dans un même répertoire sur le disque dur du

serveur, et que ce répertoire constituerait une base distincte dans Naturel. Enfin, pour avoir accès au contexte d'utilisation des termes, les fichiers textes ont été regroupés dans un autre répertoire, constituant, lui aussi, une base distincte dans Naturel. Puisque le cabinet faisait affaire avec des clients œuvrant dans des domaines différents, le répertoire texte a été divisé en sous-répertoires (un répertoire par client), et autant de bases furent créées dans Naturel, question de s'y retrouver plus facilement.

Le tour était joué! Le traducteur pouvait désormais créer des lexiques, consulter les bases de données et trouver des équivalents ou des contextes d'utilisation sans avoir à sortir de son document. De plus, ce système permet d'intégrer les bases fournies par les clients. En effet, quel que soit le logiciel utilisé pour créer ces bases, il est toujours possible de convertir les données en fichiers textes compatibles avec Naturel. Dernière étape du processus : une personne est maintenant chargée de vérifier l'exactitude des nouveaux lexiques et d'indexer régulièrement les bases. Depuis, tout va bien! •

Christiane Maréchal

## Des livres

### Nouveautés

#### Dictionnaires

- Association canadienne pour la gestion de la production et des stocks/Montréal (ACGPS), École des Hautes Études Commerciales de Montréal (HEC), *Dictionnaire de la gestion de la production et des stocks* / *Dictionary of Production and Inventory Management*, Coll. Presses HEC, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1993, 271 p. [34,95\$]

Comporte plus de 2 000 termes définis dans les deux langues. La nomenclature anglaise de l'ouvrage provient de la 7<sup>e</sup> édition (1992) de *The American Production and Inventory Control Society (APICS) Dictionary*.

- BERGERON, Marcel, *Vocabulaire de la géomatique*, Cahiers de l'Office de la langue française, Québec, Gouvernement du Québec, 1993, 41 p. [7,95\$]

Regroupe 81 notions définies dans les sous-domaines de la cartographie, de la

topométrie, de la télédétection, de la géodésie et de la photogrammétrie.

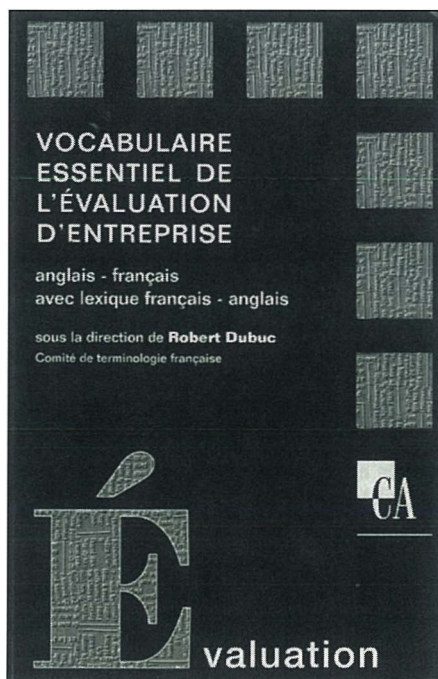
- CAYER, Micheline, *Vocabulaire de la robotique. Classification et système mécanique*, Cahiers de l'Office de la langue française, Québec, Gouvernement du Québec, 1993, 41 p. [n,95\$]

Organise et classe les concepts et les dénominations élémentaires relatives au système mécanique du robot manipulateur industriel.

- Comité de terminologie française, *Vocabulaire essentiel de l'évaluation d'entreprise. Anglais-français avec lexique français-anglais*, Ordre des comptables agréés du Québec, sous la direction de Robert Dubuc, avec la collaboration des Services linguistiques de l'Institut Canadien des Comptables Agréés, Montréal, 1993, 82 p. [15\$]

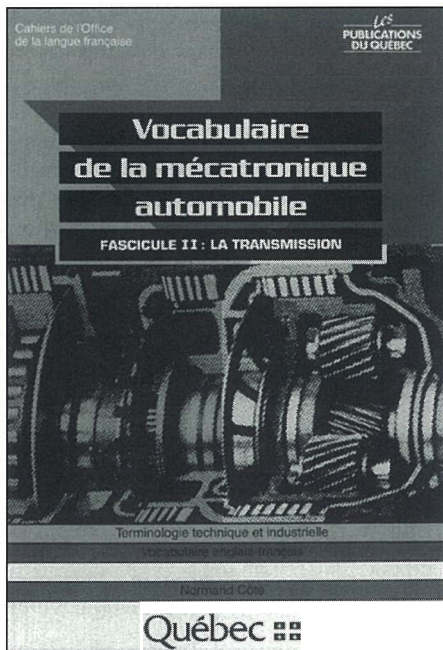
Répertorie l'essentiel du vocabulaire anglais propre à l'évaluation d'entreprise et explique les notions par des définitions simples et concises rédigées en français. Comporte 338 entrées anglaises et 376 entrées françaises.

- COTE, Normand, *Vocabulaire de la mécatronique automobile, Fascicule II :*



la transmission, Cahiers de l'Office de la langue française, Québec, Gouvernement du Québec, 1993, 28 p. [6,95\$]

Deuxième des quatre fascicules du *Vocabulaire de la mécanique automobile* portant sur la terminologie relative à l'embrayage, à la boîte de vitesse et à l'arbre de transmission.



• FOREES, J. R., *Dictionnaire des techniques et technologies modernes/ Modern Dictionary of Engineering and Technology. Français-anglais*, Coll. Technique et Documentation, Paris, Lavoisier, 1993, 592 p.

Comprend quelque 40 000 entrées relatives aux nouvelles technologies telles que l'informatique, les télécommunications, les industries agroalimentaires et la publicité.

• FOREES, J. R., *Dictionnaire des techniques et technologies modernes/ Modern Dictionary of Engineering and Technology. Anglais-français*, 2<sup>e</sup> édition, Coll. Technique et Documentation, Paris, Lavoisier, 1993, 600 p.

Contient près de 40 000 entrées, soit 10 000 de plus que la version précédente.

• GOULET, Cyrille, *Lexique constitutionnel/Constitutional Glossary*, Bulletin de terminologie 220, Ottawa, ministre des Approvisionnements et Services, Canada, 1993, 279 p. [17,95\$]

Comprend environ 1 000 termes provenant d'ouvrages pertinents du domaine et qui ont été attestés dans plusieurs documents. Donne les équivalents des termes en français et en anglais.

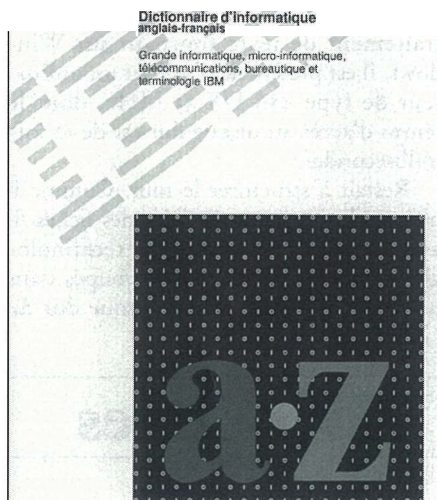
• GRAPPIN, Pierre, *Dictionnaire français-allemand, allemand-français*, éd.

rév. par Ralf Brockmeier, Coll. Saturne, Paris, Larousse, 1993, 780 p.

Contient plus de 150 000 mots et expressions.

• IBM Canada Itée, *Dictionnaire d'informatique anglais-français. Grande informatique, micro-informatique, télécommunications, bureautique et terminologie IBM*, Édition originale anglaise par John Wood et George McDaniel, Édition bilingue par Bao Pham et Marc Drapeau, 1994, 676 p. [74,95\$]

Reprend le contenu de la 9<sup>e</sup> édition originale du *Dictionary of Computing* publiée par IBM Corporation en octobre 1991, et incorpore les équivalents français pour ses 17 000 entrées.



• LÉTOURNEAU, Denyse, *Vocabulaire des loisirs de plein air*, Cahiers de l'Office de la langue française, Québec, Gouvernement du Québec, 1993, 245 p. [24,95\$]

Présente des terminologies générales relatives à des notions de base sur le loisir et sur une trentaine d'activités de plein air terrestres, nautiques et aériennes parmi les plus populaires. À la suite du vocabulaire, une centaine de pages sont consacrées à des illustrations accompagnées de termes techniques sur l'équipement.

• PARADIS, Line, *Vocabulaire des industries graphiques/Graphie Arts Vocabulary*, Bulletin de terminologie 210, Ottawa, ministre des Approvisionnements et Services, Canada, 1993, 573 p. [36,95\$]

Vocabulaire anglais-français/français-anglais comprenant 1 600 notions et comportant cinq annexes relatives, notamment, à la classification des caractères, aux unités typographiques et aux formats de papier.

• PEACOCK, John, *Dictionnaire multilingue de l'imprimerie et de l'édition*, Paris, Eyrolles, 1993, 256 p.

Contient plus de 2 000 termes techniques propres aux secteurs de l'édition et de l'imprimerie traduits en anglais, espagnol, italien, allemand, néerlandais et suédois.

• RICHER, Jean-Claude, *Compendium de terminologie chimique*, Ottawa, ministre des Approvisionnements et Services, 1993, 657 p. [59,95\$]

Présente les termes français accompagnés de leur définition agréée par l'Union internationale de chimie pure et appliquée (IUPAC) ainsi qu'un lexique anglais-français.

• RIVARD, Denis, *Dictionnaire de la couche d'ozone/ Ozone Layer Dictionary*, Bulletin de terminologie 218, Ottawa, ministre des Approvisionnements et Services, Canada, 1993, 493 p. [36,95\$]

Couvre 1 000 notions et 3 000 unités terminologiques présentées en français et en anglais et traitant des sous-domaines suivants : les réactions physico-chimiques de l'ozone dans l'atmosphère, la description des couches atmosphériques et la symptomatologie des cancers de la peau causés par les rayons solaires.

• ROUBY, Francine, *Dire le monde: vocabulaire thématique français-allemand contemporain*, Paris, Ellipses-Marketing, 1993, 128 p.

Contient des mots et expressions désignant les réalités contemporaines et dont un grand nombre ne figurent pas dans les dictionnaires classiques parce qu'ils sont apparus trop récemment.

• VAN HOOFF, Henri, *Dictionnaire des éponymes médicaux : français-anglais*, Préface de J.-C. Sournia, Centre de terminologie de Bruxelles, Peeters : Peeters-France, 1993, 405 p.

Comprend, en 20 000 entrées, la plupart des éponymes pour lesquels il existe un équivalent éponymique dans l'autre langue. Index biographique de 4 000 noms de médecins et de savants à l'origine d'éponymes.

#### Traduction et terminologie

• Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada/Literary Translators' Association, *Répertoire/Directory 1993-94*, 5<sup>e</sup> édition, Montréal, 1993, n6 p.

Comprend la liste des membres et leurs coordonnées suivie d'une section où l'on trouve, pour chacun des membres, une notice qui comporte des renseignements biographiques ainsi que la liste des

œuvres traduites accompagnées des données bibliographiques relatives à l'original et à la traduction. Index par nom d'auteur à la fin.

• Canadien National, *Se donner le mot. Chroniques d'au fil du rail 1975-1992*, Montréal, 1993, 225 p.

Comporte 106 chroniques réparties en quatre chapitres portant chacun sur un aspect du langage et ses difficultés: rédaction générale, terminologie ferroviaire, vocabulaire technique et général et ressources documentaires. Suivi d'un index.

• Comité pour l'histoire de la traduction, *Répertoire mondial des historiens de la traduction/International Directory of Historians of Translation*, 2<sup>e</sup> édition, Fédération internationale des traducteurs, 1993, 51 p.

Contient les coordonnées de 16 historiens de la traduction œuvrant dans 31 pays ainsi que la liste des ouvrages, parus depuis 1990, des auteurs recensés dans le répertoire.

• GAUDIN, François, *Pour une socioterminologie : des problèmes sémantiques aux pratiques institutionnelles*, Rouen, Publications de l'Université de Rouen, 1993, 256 p.

Étude sur les différentes pratiques en terminologie ainsi que sur le développement de la socioterminologie.

• MARTIN, Jacques, *Business Administration English : l'anglais de la gestion*, Paris, Ellipses-Marketing, 1993, 145 p.

Chaque partie de l'ouvrage est consacrée à un aspect de l'activité d'une entreprise : la gestion des ressources humaines, l'organisation de l'entreprise ou le marketing, par exemple.

• PERGNIER, Maurice, *Les fondements socio-linguistiques de la traduction*, édition remaniée, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1993, 282 p.

Nouvelle édition actualisée et enrichie destinée à un public plus vaste. L'auteur considère la traduction du point de vue d'une théorie du langage et la linguistique de celui d'une théorie de la traduction.

#### Langues et linguistique

• ARRIVÉ, Michel, *Réformer l'orthographe ?*, Coll. linguistique nouvelle, Paris, PUF, 1993, 240 p.

Ne porte pas uniquement sur le débat qui a entouré la réforme de l'orthographe proposée en 1989, mais propose également une réflexion sur l'orthographe française : son histoire, son fonctionnement, la possibilité de la réformer.

• KARLSON, Linda, KARLSON, Léon, *Allemand, correspondance*, Coll. Utili-langues, Paris, Nathan, 1993, 191 p.

Comprend des expressions et des termes clés ainsi que de nombreux modèles de lettres pour aider le lecteur à maîtriser la correspondance, professionnelle ou personnelle.

• MAES, Pierre, *La prononciation des langues européennes*, Préface de Claude Hagège, CFPJ, Les Guides du CFPJ, 1993, 34<sup>e</sup> p.

Comprend 9 000 noms propres de villes, de régions et de personnalités, notamment, classés par pays. Toutes les langues européennes y sont représentées. Chaque nom est orthographié dans sa langue et il est accompagné d'une prononciation phonétique et française.

• NESPOULOUS, Jean-Luc, *Tendances actuelles en linguistique générale*, Coll. Actualités pédagogiques et psychologiques, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1993.

Recueil de contributions récentes en phonologie, morphologie, et syntaxe. •

Danielle Langelier

Les ouvrages présentés dans la chronique Des livres sont en vente à la Librairie Olivieri, sauf indication contraire [5200, avenue Gatineau, Montréal H3T 1W9; tél. : (514) 739-3639; téléc. : (514) 739-3630]. Les prix sont donnés à titre indicatif seulement.

## Le Dictionnaire Économique de l'Anglais et du Français \* : le partenaire naturel de votre compétence

**La clé de vos  
problèmes de  
terminologie**

1

Pour chaque concept, il propose une définition rigoureuse, une équivalence, des renvois, les différences entre contextes anglo-saxon et français.

**Une valeur ajoutée  
à la qualité de vos  
traductions**

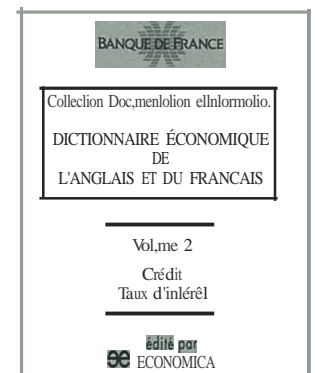
1

Chaque définition, tirée de sources officielles, est validée par les spécialistes de la Banque de France.

**Un gain de temps**

1

Cet ouvrage de référence rassemble, dans une présentation rationnelle et thématique, ce qui nécessitait des recherches longues dans des supports multiples.



\* distribué par les Éditions Vermette (Montréal)

*Quelques mots*

*sur  
Translation  
Manager/2*

# Traduction Assistée par Ordinateur

Pourquoi allier l'infonnatique au métier des traducteurs? Pour conjuguer le savoir-faire d'une profession à la puissance de l'ordinateur. Pour partager des sources d'information en vue de renforcer l'homogénéité des textes et tirer parti des traductions mémorisées afin d'obtenir des gains de temps. TranslationManager/2 est un logiciel IBM conçu pour assister les traducteurs, sans les remplacer.

TranslationManager/2, utilisé en autonome ou sur des postes en réseau, offre un environnement de traduction complet. Il permet de créer des dictionnaires spécifiques à différents projets, assurant ainsi l'utilisation d'une terminologie cohérente.

Le processus de traduction est optimisé par le repérage et le remplacement direct d'expressions ou de phrases communes à plusieurs documents. Ce logiciel automatise les tâches administratives telles que le comptage de mots ou la comparaison de textes, et favorise une bonne organisation par la gestion de dossiers.

TranslationManager/2 reprend de nombreux formats de fichiers de texte et peut être mis en oeuvre sur

19 langues sources ou cibles. Son apprentissage est rapide grâce au tutoriel et à la documentation en ligne. Sa manipulation est aisée car il se présente sous la forme d'un éditeur de texte spécialement adapté à la traduction.

Ainsi libéré des tâches fastidieuses et répétitives, le traducteur peut se concentrer sur l'essentiel de son activité.

Pour obtenir plus d'information sur TranslationManager/2, ou pour vous inscrire à l'un de nos séminaires, composez le 1 800 IBM-4TM2. Si vous résidez à l'extérieur de l'Amérique du Nord, composez le 49 7031 16 6357.

